

nd

On m'avait écrit du Canada:

*You never know what can happen or what those American
idiots may want.*

*Every day I hear worse things. They won't be happy to see you
at the border; please remember to take all the information
with you, especially the one about the bus ticket -- reference
number AND the phone number of the bus office in Tucson.
The Americans have a policy of not letting anyone into their
country if they don't have a way to leave, and you may have
problems with that... **Once you're in, you're fine...***

PREMIER JOUR

J'entr'ouvre les cils et un désert improbable se dessine, filant le long de la route 10. De grands shadocks majestueux et rouillés oscillent gravement dans l'espace étiré. Perdus dans l'immensité désertique, ils pompaient. A perte de vue, à part ça, absolument rien. Wohaou, I mean, Whaw! Des trucs pareils, j'en ai vu que dans les films, moi! Mais si, tu sais, les deux filles, quand elles essayent de fuir au Mexique, avant la fin tragique, il y a toujours une poursuite poussiéreuse et à la fin des hélicos paske dans un espace aussi grand, ce serait bête de rater l'effet caméra, voila, tu y es, ouais, eh ben, c'est là, c'est là que je suis, sans dec', ehy je te mentirais pas à toi, ch'te jure! C'est un peu triste comme paysage, mais drôlement beau, aussi. D'aussi loin qu'on puisse voir, il n'y a que le désert qui poudroie, ces grandes

pompes qui shadockoient et quelques buissons incertains, décharnés, que le vent caresse à peine tellement le décor les oublie. Ya des grandes boules grises qui passent, rebondissant sur les cailloux et s'envolant par petits bonds comme dans les westerns avant le duel dans la grand-rue.

Un désert, quoi.

N'empêche que moi, avant ça, ce que j'avais vu de plus approchant du concept d'un désert, j'y ai réfléchi, c'est la mer en fin de compte.

Bah ça rend pas du tout pareil, einh.

Une sorte d'extrémisme du rien à voir, mais en tout solide et poussière. Sûr qu'il doit y avoir tout à ressentir, au milieu d'un nulle part pareil, mais vu de derrière la vitre graisseuse d'un bus, l'expérience mystique ce sera pour une autre fois. La traversée de la frontière mexicaine en sac à dos, moi je fais joker, yaura bien quelqu'un d'autre pour te le raconter. Non, moi, c'est dans l'autre sens que je vais, je vais au Canada. Je viens de voir les premiers saguaros de ma vie (mais si, tu sais, les grands cactus du désert qui servent de poteau électrique dans Lucky Luke) et je trace en bus au pays des érables... Tous les States à traverser, de Tucson, Arizona, à Toronto, Canada... Et je compte bien m'en mettre plein la vue et les oreilles. (hmm, pour les papilles, j'ai quelques craintes, mais, boaf, tanpis, je peux survivre à trois jours de junk-food). Trois jours deux heures et cinquante minutes de car exactement pour rallier les deux bouts des US; avec trois changements de bus, Memphis, Chicago et Detroit, tout cela au prix du prol américain, -99\$\$-, avec l'assurance de rencontrer l'Amérïklavraie, celle qu'ils montreront jamais à la télé et qu'il y a pas besoin d'avoir fait une école de comm' pour

comprendre pourquoi. Pour le standing, 'faut dire que c'est quand même moyen.

Tiens, par exemple, un exemple au hasard: quand en Bretagne on dit un sourire américain, ou un sourire Hollywood, c'est pour évoquer une rangée de dents droites limite pas vraies avec une couleur du type glaciers-sous-le-soleil, einh ? Bah, vu du bus Greyhound, un sourire comme ça, je dirais à vue de pif qu'on appellerait ça un sourire TV ou un sourire Canadien, rapport au système social! Ici, Quand les sourires t'évoquent les pyrénées, comment te dire, c'est franchement côté pistes noires, alors. (ah, oui, on dirait pas un sourire européen parce que je suis pas persuadée que si tu leur dis qu'il y a un autre continent de l'autre côté de l'océan tu te fasses pas foutre de ta gueule. L'Europe a découvert l'Amérique il y a cinq cent ans mais la réciprocité n'est pas encore complètement gagnée. C'est aussi une question de couche sociale). Quand aux couleurs de peau, on est très loin des quotas télévisés avec LE noir du film, einh, clairement, ici, les blancs, il leur est arrivé un truc pour qu'ils arrivent là. Faut qu'ils soient très très pauvres ou très très amputés ou très très mal renseignés ou très très touristes à la limite, mais c'est pas eux la règle, einh, ils restent l'exception, ça doit rester bien clair. T'es de loin, tu débarques et tu sais rien de cette société, mais ça tu le captes de suite, pas moyen de passer à côté. En plus, à Tucson (oui, ça se prononce *Toussonne*. C'est pas pour frimer que je dis comme ça, c'est vraiment comme ça qu'ils disent, je vais pas faire ma française et leur expliquer comment prononcer le nom de leur propre ville, non ?) Bon, bah, alors, je disais, en plus, à Tucson, j'étais à l'Université, alors le changement, je l'ai vu bien tranché! Boudu, la semaine dernière,

sur le campus, j'aurai cru qu'il y avait que des blancs et quelques mexicains en Amérique, et à peine je tourne la tête que je m'aperçois que, non, non, non, c'est juste un microclimat universitaire... Quand à mes collègues de là-bas, rien qu'à leurs réactions quand je leur ai fait part de mes projets bussement locomotionnaires, j'ai bien imprimé qu'il y avait comme un décalage, un flou... un petit flottement dans la discussion, un trois fois rien qui, à la troisième occurrence.. euh... comment dire... fait sens. Quand je pense que parmi eux, seuls les gens ostensiblement d'extrême-gauche m'ont chaudement encouragés, hmmm, ce n'est pas franchement anodin non plus. (sans parler du fait que dans "chaudement encouragés", j'ai bien entendu "courage" et le fait que même eux pensent qu'il en faut, ça me fait bizarre dans un coin de la tête. Je ne savais pas qu'il fallait du courage pour prendre le bus. Moi, mon inquiétude réside dans la capacité qu'ont mes genoux à survivre à trois nuits sans allonger les jambes). Bon, j'espère ne pas être complètement inconsciente, mais bon, tous ces gens assoupis dans le bus, ils m'ont l'air très noirs, très mexicains ou très pauvres mais certainement pas très effrayants.

C'est pas tout vrai qu'il n'y a rien à perte de vue, au fond, vers le sud, des montagnes mauve pâle se dessinent nettement sur l'horizon. Elles parlent d'un autre pays, d'une nostalgie d'immigrants obligés de venir se perdre dans la grande machine de l'Empire Etazunien, d'un pays de couleurs grisaille, cisaille par l'inquiétant voisin... un peu comme sur le siège d'à côté, où la grande dame obèse colle contre la vitre un jeune gringalet mexicain. J'aurai le cran de prendre la photo, ça ferait un tract du tonnerre. Le drame de l'Amérique Latine en un flash. Ouais,

non, de toute façon, ya bien que moi qui me comprendrais, et si c'est pour moi toute seule, l'image je l'ai déjà, je risque pas de l'oublier de toute façon.

J'ose jamais prendre les gens en photo, c'est très dur de ne pas se sentir traître ou agressive. En même temps c'est con, parce qu'en fait, quand je me décide à le faire, les gens apprécient plutôt. Mais j'assume pas du tout, je crois, cette position de distance touristique qui est pourtant la mienne et que j'ai choisi. C'est toujours la même chose en voyage, je fais tout pour ne pas avoir l'air d'une touriste, au nom de je ne sais quelle morale, et puis totale, c'est encore plus dégoûtant finalement vis à vis des gens que tu observes et dont tu t'enrichis. Mais bon, d'accord, si j'y réfléchis deux secondes, c'est aussi un peu comme ça que je vis ma vie; persuadée d'être une touriste permanente et que trop le montrer ne peut m'apporter que des tuiles.

Je me demande si les psychotiques sont de bons sociologues.
(et vice-versa)

J'aimerais bien savoir le nom de ces montagnes, là, avant qu'elles disparaissent sur la ligne du sud, mais la pauvre carte que j'ai trouvé, ya pas le relief dessus. C'est un truc pour conducteurs, pour savoir les distances entre les principales villes... C'est la seule carte des USA qu'il avaient, à la librairie étudiante. C'est extrêmement intelligent. Par exemple, tu prends El Paso, tu tournes la petite roue en carton jusqu'à aligner El Paso avec la flèche, non, pas dans ce sens là, dans l'autre, voilà, et tu peux voir s'afficher sur ta carte dans les petits trous prédécoupés à combien de El Paso sont toutes les villes de la carte. Ingénieux,

ein ?! Bon, évidemment, moi ça me sert à rien, c'est sûr, paske je conduis pas, et puis tout est écrit en miles et je sais pas traduire ça en kilomètres, mais, bon, c'est l'intention qui compte, einh. Et puis toutes les States en quatre pages, c'est du high-condensé, ça. Rien que l'essentiel. La carte, ils auraient pu la vendre en poudre, ils l'auraient fait – c'est à l'étude- on y viendra. Quand t'es paumée, pof, tu verses de l'eau dans ta petite pochette et hopla, t'as une carte des USA avec une serviette éponge aux couleurs du drapeau qui dit pouic pouic et in god we trust quand tu t'essuies... Nan, c'est mieux comme ça, sans compter qu'une carte format michelin banale et lisible, je me serai fait des ennemis à chaque fois que j'aurai voulu la déplier, excusez moi madame, oui, pourriez vous me tenir l'Arizona, s'il vous plait, oui, c'est infernal, dites donc, je ne trouve point l'Arkansas, cela existe-t-il toujours dites-moi, ah, ça existe donc en vrai, comme c'est intéressant, oh vous savez, vu d'Europe, einh, bopf ! Où ça?, ah, c'est malpratique au possible, lachez votre bébé enfin, comment voulez vous que je comprenne si vous me montrez avec le menton, c'est insensé... Mais non, voyez, il joue avec les canettes au sol, c'est charmant comme c'est joueur à cet âge là!... Dites donc, monsieur, j'entends bien que vous voulez accéder aux commodités, mais enfin, ne voyez-vous pas que nous sommes en train de nous instruire ? Savez-vous au moins où se trouve Dallas, sur une carte, mon ami ! Alors, vous voyez bien que c'est important, tout le monde n'a pas à pâtir de vos déficiences rénales, Charles, sans vous vexer, vous tirez le groupe par le bas.... Ouais, je crois que le petit bouquin nul mais qui tient dans la main et fait pas trop touriste, je le regrette pas, finalement....

Le temps que je me raconte mes histoires, les montagnes ont disparu, je ne saurai sans doute jamais leur nom, laissons les regagner paisiblement le grand espace des mirages entrevus.

Tout le monde s'agite soudainement autour de moi, les endormis se dressent, on plonge des doigts encore endormis dans les sacs, on se redresse le polo étiré, oh, oh, qu'est-ce qu'il se passe, évidemment, eux ils ont beaucoup plus d'indices, comme par exemple, ils savent ce que le chauffeur a dit au micro il y a pas trente secondes, mais moi, euh, bon, faudrait me l'écrire paske l'accent, euh, je sais pas, c'est bizarre ici, je comprends pas tout. Le bus s'arrête et deux mastars, guns à la cuisse, font une entrée remarquée. Bon, ok, je vois, si c'est pas un hold-up, c'est les flics. J'espère que j'ai vraiment toujours mon passeport, ah oui, voilà, et merde la carte verte qui va avec, hey ma carte verteuuuh, ah oui, coincée dans mon porte photos, ouf, je l'ai. Bon, je suis située à la moitié du car, j'ai le temps de voir s'il faut autre chose. "Méwikanne ciizen ?, méwikanne ciizen ?", qu'ils font à chaque rangée de siège dont les réveillés acquiescent. Bon, apparemment, si tu réponds oui, tu les intéresse plus, mais je vais peut être pas jouer à ça avec mon accent pourri, c'est comme avec leur foutu papier à la frontière où ils te demandent si tu viens pour tuer leur président; pas d'humour surtout, on est au pays du premier degré, pas de zèle, de la docilité bête. Ma Doue, j'espère que personne ne risque sa vie en ce moment dans ce bus. Le type progresse, nerveux, tendu, la main en satellite autour de son flingue. "méwikanne ciizen ?"

- No.

- Passport ?

- Yes.

Il feuillette mon passeport et un sourire éclaire sa face:

- Vous parlez français ?

Surtout ne pas répondre non en se marrant, c'est pas le moment, et si je pouvais éviter de lui répondre oui en breton par la même occasion, ça m'aiderait. Alors, "oui", que je lui fais, avec le sens de l'apropos qui caractérise la fille de ma mère.

Je le laisse tirer les conséquences apparemment nombreuses de cette révélation et je savoure en douce l'air étonné de mon voisin, chouette, j'ai peut-être un accent pourri en anglais, mais mon français s'entend plus dedans pask'il avait pas deviné, yep! Le flic a fini de lire attentivement les sept pages blanches de mon passeport (évidemment, c'est pas facile de tourner les pages avec des gros gants de cuir et des mains grandes comme des éditions Larousses) et il attaque la carte de visa... Il fronce les sourcils et me regarde avec une pitié appuyée:

- C'est pas très bien écrit.

Cinq secondes, je te jure que ça marche, je me retrouve à l'école et j'ai envie de me justifier que, en avion, sans support, c'est pas facile d'écrire correctement, et que oui, j'ai bien vu que j'avais loupé la ligne mais c'est pas très grave et puis... bon, après je me rappelle que je suis une adulte et j'ouvre des yeux ronds comme des hamburgers pour lui faire piger dans son dialecte que je vois pas l'intérêt de la remarque. Lui, à fond dans le rôle, il hoche la tête et savoure sa découverte; les français ne savent pas écrire très bien. Les français donnent des leçons aux Etats Unis d'Amérique, ils veulent empêcher le peuple américain de prendre une juste revanche sur les terroristes du monde entier, mais la putain de vérité, c'est qu'ils ne savent pas écrire très bien, ouais, lui, il peut le dire, tiens, l'autre jour, dans un Greyhound, il a contrôlé une française, eh bien, son visa, c'était

pas très bien écrit. Voilà. C'est tout ce qu'il a à dire, ouaip. Deux fois que l'Amérique sauve ces fichus français et ils ne savent même pas bien écrire, ouais, c'est ça, la vérité vraie. Bon, puis dans sa grande magnanimité et puisant dans la pitié qu'il éprouve pour moi, il me rend mon torchon sans même une annotation dans la marge et continue sa rangée en soupirant.

On dira ce qu'on voudra, mais il y a des rencontres extraordinaires, parfois, où l'on sent du premier regard que les sentiments sont partagés. Pour se prendre respectivement pour des cons, cet homme et moi, on était fait pour s'entendre, mais ces grands éclairs de compréhension mutuelle sont rares et ont le prix de l'éphémères, déjà il descend les trois marches vers la poussière du désert et disparaît dans son beau véhicule qui clignote et fait de la musique comme dans starskyéhutch.

Nous, on réembraye et on continue notre petit bonhomme de chemin, lentement vers Odessa, Big Spring, Sweetwater.... Je me laisse reprendre par une fatigue légèrement étourdissante. J'ai noté 53 petits bâtons sur mon carnet de route ridicule, un pour chaque heure, et j'en ai barré 13. Dans quarante batons, je serai prête à tomber dans les bras de mon amoureux qui sentira la neige et le sirop d'érable.

Juste après Sweetwater, le chauffeur s'énervé sur son micro. Moi, rien de changé, vu que j'y comprends que pouic, je laisse couler, de toute façon, je vais pas lui demander de répéter à chaque fois, einh. Dehors, on voit qu'on a progressé plus au nord, il y a un joli vent qui tord avec rage les trois pauvres arbustes qui font semblant d'être des arbres autour des baraques.

Hoúuwùla, l'habitat, ici, c'est du Faulkner brut de pomme. C'est comme des mobiloms posés sur des carrés de ciment, sauf que tu vois bien que personne n'est en vacances, t'imagines la Plagne sur mer sans la mer avec le désert autour? Bon bah tu multiplies le triste par trente et t'approches de l'effet rendu. Par contre, aussi délabrée que soit la baraque, une voiture rutilante trône à son côté.

C'est l'Amérique, baby!

Le vent s'énervé encore et, mais oui, je rêve pas, je crois bien qu'il neige mais, bah, ça c'est pas banal, ça ; la neige ne tombe pas, elle VA d'Est EN Ouest ! Il neige vraiment, mais c'est à peine si le sol est blanchi parce que la neige, elle ne fait que passer! Ah ben ça c'est furieux ! C'est joli, ça fait des vagues de vent claires sur le goudron. Si ça se trouve, la neige, elle touche jamais terre, elle traverse l'Arizona, elle arrive en Californie, elle fond d'un bloc et tombe en pluie à 10 cm du sol.

Bon, remarque, neige ou pas neige, atterrir ici c'est pas franchement la joie...N'importe qui n'importe ben quoi essaierait de tomber plutôt ailleurs qu'ici.

Au milieu de chaque grumeau de baraques parsemant le désert, un débit de boisson avec une immense pub de bière défie le désert façon Bagdad Café. Budweiser, que ça clame.

Et un petit drapeau américain sur un côté pour égayer le tout. La joie. Le pied. La vie, quoi. Le Texas.

L'endroit où vraiment si en plus t'es ado et que t'arrive pas à inventer des conneries plus grosses que toi, alors tu te tues pour que quelque chose se passe.

Sans blague, tu vis là, comment tu dois en vouloir au monde entier avec une violence pas répertoriable... Voire même tu dois

en vouloir monstre à l'Irak d'avoir un désert presque vivable. Bon je dis ça, c'est en passant, einh, je pense à personne en particulier. Mais où on est ? Est-ce que ça peut avoir un nom seulement? Pas la peine de chercher sur ma carte, ce sera jamais écrit. Bon, je demande au voisin, de toute façon, il a entendu que j' étais radicalement pas d'ici depuis le contrôle de police, alors cramée pour cramée, autant me renseigner. Il me répond avec une misère dans la voix et une résignation glacée que ouais, j'ai bien compris l'annonce au micro, on va rester en rade pour la nuit à Abilene, Texas. Ah ben vla aut' chose.

ABILENE, tout le monde descend.

Tempête de neige, tempête de neige, ils en voient où des tempête de neige ? Non, mais ça va pas du tout, ça ! N'eo ket gwir an dra-se! Les grêlons, là? Mais il y a à peine de quoi saupoudrer un scotch! Bon, bah si ils le disent. Hmmm. Il est quatre heures de l'après-midi... mais c'est que ça va nous mettre dans les 12 heures de retard dans les mirettes, ça. Et mes correspondances? Et mon amoureux qui m'attend? Koc'h alors.

And we thank you for travelling Greyhound

Il y a là une femme qui a l'air encore plus paumée que moi. A peine reveillée et encore pelotonnée dans son pyjama rose fushia, elle tente manifestement de faire sens de la vague d'émotion qui secoue le car. Je me penche pour lui expliquer que le car est arrêté pour la nuit avec un mélange d'anglais et d'espagnol.

- ...i...we stay aqui para la noche , que j'improvise et lui assène en fin de discours.
- We stay aqui para la noche ?, s'étonne-t-elle.
- Si, we stay aqui para la noche, que je confirme.
- We stay aqui para la noche, elle fait, rêveuse, considérant l'information, puis me jaugeant du regard pour s'assurer que je ne lui mens pas.
- We stay aqui para la noche! que je conclus avec le maximum de comique de l'absurde que je peux faire passer dans un haussement d'épaules exagéré.

Cette discussion d'une profondeur sans nom scellera le socle de notre relation jusqu'à la fin du voyage. Un contrat non-dit nous lie dès lors: aussitôt que l'une d'entre nous aura glané une information quelque part, elle la fera partager à l'autre dans la minute, et ce en changeant de langue au moins tous les quatre mots, c'est un minimum. Un malentendu s'est cependant insinué dans la limpidité de nos rapports car, dans l'affolement, elle est persuadée que c'est elle qui m'a traduit la situation. Comme en plus elle peut constater avec raison que mon emploi de l'espagnol est des plus euh, disons, créatifs, elle en déduit manifestement que dans quelque langue que ce soit, mon entendement est réduit. Bon, en soit, ce n'est pas bien grave, mais la conséquence directe est qu'elle se sentira obligée de me traduire même les choses les plus évidentes (il neige) et puisque je suis un peu limitée intellectuellement, confondant allègrement limitation intellectuelle et surdité profonde, elle sentira de son devoir de me hurler l'information au moins cinq fois de suite, à grands renforts de gesticulations expressives (il neige toujours) et avec un grand sourire forcé pour bien me faire comprendre

qu'elle ne m'en veut pas d'avoir la comprenette ensablée. Je décide, puisquau fond j'ai pas tellement le choix, de prendre cela comme une marque de sa générosité.

Je ne connais pas même son nom, mais je décide de l'appeller ma traductrice. Elle me saisit les épaules avec l'autorité d'une mère latine et m'entraîne vers la sortie du bus. (au cas sans doute où la lubie m'aurait pris de sortir par la fenêtre.)

Tout le monde débarque dans la petite station, investit les lieux de notre débarquement. Un employé Greyhound fait face au raz de marée fripé, loin d'être ravi du déferlement humain sur le calme de son deux pièces. Ah ça, non, qu'il soupire en regardant ailleurs, un contact internet ça ils ont pas ici, et la demande même l'emplit du même dégoût qu'il éprouve à chaque fois qu'un étranger vient étaler sa perversité à ses vertueuses oreilles. Internet? Non mais et puis quoi encore, c'est pas paske des connards d'étrangers achètent leurs tickets par le web et que la compagnie a appris à sucer les comptes de façon instantanée et internationale qu'ils vont expliquer aux employés que seulement ça existe. Bien. Le téléphone ? Bah oui, qu'il acquiesce (enfin, je crois que le regard comme ça avec une épaule qui oscille, ça veut dire qu'il acquiesce, mais bon, je ne peux jurer de rien ; c'est mon interprétation et j'en reste responsable.). Comme mon regard reste en attente, il ébroue courageusement la fatigue qui l'étreint, le mépris qui l'enserme et l'alcoolisme qui l'enterre pour lever les yeux au ciel et me désigner du nez une rangée de téléphones assaillie de voyageurs émus.

Ca a quelque chose des reportages sur la bourse dans la fébrillitude animée, mais les costumes et le décor décalent un brin.

Bon, ça va pas être simple, c'est l'histoire, je sens.

Je décide de m'offrir une petite diversion et de prendre les choses du bon côté. Après tout, il fallait bien cette tempête pour me forcer à mettre un pied au Texas qui est bien le dernier endroit au monde que j'aie envie de connaître. Et puis j'ai attendu depuis une moitié de désert au moins de pouvoir me changer et me laver un brin, autant profiter du rush sur les téléphones pour utiliser des lavabos où personne n'a encore vomi, on ne sait jamais de quoi demain sera fait, la rilette lonlà.

Me voilà donc chantonnante, récurée, parfumée et munie de mon nouveau pantalon acheté en soldes que c'est super, il est assez large en bas pour que les moon-boots de maman rentrent dedans. (ya des joies simples dans la vie dont il ne faut pas se priver, les joies compliquées c'est plus cher.)

Sitôt sortie des toilettes, un grand escogriffe se plie en deux pour arriver à ma hauteur et me fait comprendre dans un argot appauvri (ouf, merci) qu'il est ou a été du coin, et qu'il y a une bibli où je dois pouvoir trouver une connection internet. Ah, il devait être à côté de moi au guichet...

C'est juste à deux pas, qu'il insiste, il va m'accompagner, déjà on s'éloigne, ce n'est plus très loin etc, j'ai du mal à comprendre tout dans son flot de parole et cet accent, boudou, c'est vraiment un truc étrange, c'est jamais la syllabe que tu crois qu'ils vont zapper qu'ils zappent... Mais bon, c'est un bien brave homme de vouloir m'aider ainsi, surtout que ça a pas l'air tout près quand même... d'un coup d'un seul mon cœur a bondi, effectivement,

c'est pas très habituel cette sollicitude entourante, ça cadre pas bien avec l'ambiance générale. Qu'est-ce qui se passe?

En un éclair, je rassemble mes souvenirs; ais-je vu cet homme dans le bus? Oui, il était dans la file d'attente à El Paso cette nuit, avec la jeune fille qui a pas l'air d'aller très bien et son bébé. S'il est du coin, ça doit être son arrêt, il y en a pas d'autre avant Dallas, pourquoi alors il prend le temps de m'accompagner hors de la station s'il est avec un môme en bas âge? Elle est où, elle ? Et mes sacs, dans la panique, ils sont où? Bon, ok, machine arrière toutes, merci monsieur, mais là, voyez, j'ai mes affaires de toilette dans les mains, je peux pas aller à la bibliothèque comme ça, ah bah, c'est bête, je sais, mais, ah, non, non, non, vous comprenez, dans ma culture ça se fait pas, non, non, je trouverai, vous en faites donc pas, où ça vous dites? Ah oui, bien sûr je vois, yes, ah, ah, ah, je ne vois que ça, mais là je rentre merci beaucoup, beaucoup, bordel, ma thèse, mes notes, ça servirait à personne mais quand on choue, on sait pas toujours quoi!

Il paraît déçu de ma dérobade (et encore, il sait pas de quoi je le soupçonne!) mais il bataille pas. Ma brosse à dents dans les mains brandie comme l'argument de choc rédhibitoire, je fends la bise et fonce au bus.

Il disparaît juste après et je n'ai jamais revu la jeune femme. Je ne saurai jamais si j'ai bien fait ou si j'ai été victime d'une crise de parano aigüe et si j'étais tombée sur L'homme aidant du Texas, le seul de la région, celui qu'ils photographient pour les guides touristiques, le jeune homme responsable s'occupant pendant le trajet du confort d'une jeune femme légèrement

junkie et de son enfant parce que ça se fait, s'inquiétant de la lubie internet de la bretonne de passage et disparaissant sans demander merci. Mais dans mon sac, j'ai le gros brouillon de ma thèse, quatre ans de travail, et il y a des choses que je ne suis pas prête à jouer.

Rentrée à la station, les autres voyageurs sont installés autour des tables en faux formica (je sais, c'est le comble de la perversité, d'imiter le formica avec un autre type de plastique, mais c'est malheureusement la triste réalité du Texas. Désolée, il y a des révélations auxquelles il faut parfois faire face avec courage. Allez, resserts-toi un peu de porto, ça va aller, tu sais, l'esthétisme, c'est très relatif, au fond. Ah, si, si. Vu du Texas, je te jure que si.).

Bon, l'ambiance est relax, on s'installe, quoi. Ça sort des cartes, ça fume des clopes à la porte vitrée en tapant des pieds dans la neige, ça blague dans un argot qui ne m'est guère accessible. Le slang du sud, j'abandonne. Autant prendre l'air.

Mon pantalon fourré dans mon sac, le sac coincé sous un siège et le doute encore flottant, je pars en quête de cette bibliothèque miraculeuse. Euh, oui, je sais, coincer un sac sous un siège n'est absolument pas une garantie qu'on le retrouvera en revenant, mais rester à les couvrir durant un temps indéterminé c'est au-delà de mes capacités et aller à la bibli avec mes deux sacs et mon sac-à-dos, franchement, j'assume pas. Petari, Jañ-Mari?!... E la nave va!

Je m'enfonce résolument dans le foutoir blanc, décidant d'ignorer les claques de glace qui essaient bêtement de me faire reculer. S'il y a ici une bibliothèque avec un contact internet et un lien avec le monde, ce ne sont pas quelques grêlons texans qui vont me faire reculer... Nom d'un petit bonhomme, mais cette ville est morte, les cubes des quartiers s'entassent et s'alignent sans qu'aucune silhouettes humaine vienne caresser le décor. Ya une grande tour écaillée au milieu de tout ça, aucune lumière, des fenêtres ouvertes malgré le froid avec des linges ou des rideaux déchirés qui dépassent... Par flashes, on dirait du Bilal. Où il a dit déjà, dent-cassée ? Ah, oui, en face du bloc gris. Bon, inutile de préciser bien entendu que tous les blocs rivalisent dans les différents tons de gris... Voyons, qu'est-ce qui est censé être le plus gris: le gris foncé, le gris pâle ou le gris pollution ? Je me tâte... Tout est fermé, on dirait un film post nucléaire. Il n'y a pourtant que peu de neige sur la route, et si le vent pince, c'est parce que, je sais pas, moi, c'est l'hiver, c'est normal! Ils le savent pas, la compagnie des bus, que c'est l'hiver ? Que c'est normal qu'il neige? C'est que j'ai un billet pour aller au Canada, moi, si on s'arrête dès qu'il y a dix centimètres de neige sur le chemin, on n'est pas rendus. Bah, les cowboys du Texas doivent pas être habitués, c'est tout.

Mais ici, dès que les bagnoles sont bloquées, la vie entière s'arrête. Ah, c'est ici. Oh merde, c'est fermé, "due to the weather", bon sang, même en Bretagne où pourtant on n'a pas de la neige tous les jours, ils oseraient pas. Bon, pas la peine de me geler le front au carreau, ils vont pas ouvrir juste pour moi en m'offrant un café chaud juste paske je suis restée plantée là plus longtemps...

Demain 9 heures si ils veulent bien réouvrir ce haut lieu de culture... et si on n'est pas partis avant.

J'aurai essayé.

Je décolle mon front de la vitre gelée avant que le froid me greffe à la paroi et je repars dans l'autre sens. Oups, attention sur la glace, pas se vautrer non plus, j'ose à peine imaginer les emmerdes si je me casse un truc ici, vu le système social qu'ils ont l'air d'avoir et la façon dont la compagnie des bus se lave joyeusement les mains de ce qui peut nous arriver... Enfin, quand je dis se laver les mains, entendons-nous einh, c'est une image, parce que question hygiène, c'est pas le concours de la savonnette à la violette, ici. Rien que de penser aux toilettes du car, j'ai une de ces envies de penser à autre chose...

Ouais, bon, par exemple il faut bien que je prévienne mon amour que j'arriverai plus tard. Pas d'internet, reste le phone, en espérant qu'il réponde.

C'est à ce moment précis, donc, que je décide, naïvement, d'appeler le Canada en provenance de Abilene, Texas. Et c'est exactement deux heures après qu'une sonnerie arrive à se faire entendre dans l'écouteur.

Entretemps, j'ai fait marrer même la standardiste locale qui se demande encore à l'heure où vous lisez ces lignes pourquoi diantre quelqu'un voudrait appeler le Canada, ainsi que ce qu'elle peut bien avoir à en faire, elle. Quand au grand porte-couilles de la station, son attitude se borne à m'expliquer

patiemment que si je viens du Canada, j'ai qu'à savoir comment appeler là-bas moi-même, est-ce que ça le regarde, lui? Bien entendu, je pense le convaincre en lui expliquant que, non, non, non, il y a malentendu, je VIENS pas du Canada, j'y VAIS, mais MOI je suis d'AILLEURS. Ceci ne fait évidemment que le persuader que je fais partie de cette partie du monde à laquelle on ne peut opposer qu'un dédain suprême, ce dont il s'acquitte avec un certain panache.

Le petit chauffeur trapu intervient alors;

- Hey, sois poli avec la miss, déjà qu'elle a pleuré la moitié du trajet...

J'ai pas le temps de parer le coup du paternalo qu'il m'envoie un clin d'oeil dont je ne sais que faire. Ohla, oh, ça se complique, qu'est-ce qu'il me fait, lui ? Une jeune femme apparaît, exaspérée, soufflante et écumante, et me griffonne l'indice pour le Canada, fusillant du regard les deux accolites. (madame, t'en vas pas, je veux rester avec toi, t'as l'air si normale dans ce bordel, er... bon, au revoir). Je remercie dans le vide qu'elle laisse avec le plus grand sourire que j'aie en stock et bataille avec le téléphone (faut acheter une carte de téléphone de la compagnie, dix dollars merci, boum, entrer des nombres incroyables de codes d'accès, puis ça passe, ça passe pas, ça passe, ça y est presque, l'indice est pas bon, faut le faire à l'envers, ou alors enlever les trois premiers chiffres, tout le monde sait ça, retrancher deux et multiplier par l'âge du destinataire, enfin, on se demande où j'ai la tête, c'est tellement simple)...Jusqu'à la sonnerie déjà citée... répondeur... veuillez laisser votre message... Je respire à fond, euh, euh, Milan, c'est moi, enfin, it's me tu sais, et euh and yes... Il décroche et le son

de sa voix tombe mon coeur en morceau. Pof, comme ça, je m'éparpille en petits éclats de verre gling sur tout le sol de la station gling spling blong. On reste comme des cons pendus à nos téléphones respectifs, murmurants à tour de rôles des "Oh, c'est toi, c'est vraiment toi ?" dans nos langues respectives, émerveillés et terrifiés car c'est la première fois qu'on se parle au téléphone, (bah oui, c'est comme ça, nous on se téléphone pas, on s'écrit) et c'est terrible de se sentir si proche et si loin, si heureux de toucher la voix de l'autre mais si déchirés quand la distance prends cette consistance palpable et sans nuances. Je visualise des tonnes de neige et de miles entassés, ricannants, jusqu'à la frontière du Canada et les rues de Toronto, et pourquoi pas Montréal et ses rues sales et transversales où tu es toujours la plus belle, je le dirai cent fois; cent fois, cent fois c'est pas beaucoup, pour ceux qui s'aiment...

Le cœur dans les tons bleu sombre, j'annonce la nouvelle de mon retard forcé avec la tendresse d'un bulletin météo sur CB news, je coupe l'émotion au coutelas, à la machette s'il en reste, pas les larmes dans la gorge, ouste! (hey, moi je suis dans une station service au Texas, je peux pas me permettre) et je raccroche sur un tchao métallique.

Oh lala, ça va pas.

C'est d'entendre sa voix, là, si gentille si douce, woho... Je suis bonne pour me passer la tête sous l'eau (j'ai bien fait d'utiliser les lavabos avant, c'est déjà dégueulasse), me regarder trente pénétrantes secondes dans la glace pour me calmer et dénouer la corde autour de mon cou qui serre, serre... et rappeler illico

paske c'est pas un téléphone qui va me faire peur, non mais. Ouf, il répond. On s'apprivoise nos voix, on se donne des nouvelles, je pronostique sur l'heure d'arrivée du mieux que je peux (étant donné que je n'ai comme élément que le bon sens qui semble malheureusement extrêmement dépendant de la culture d'accueil). On se murmure des douceurs dans toutes les langues qu'on connaît avec des tremblements dans la gorge, mais ça va mieux quand même. Le téléphone est apprivoisé, le drame est relativisé. Bon en parlant d'accueil, la compagnie des autocars offre aux passagers ravis le repas du soir, je raccroche sur un baiser transcontinental et tout ce qu'il y a de plus virtuel, et je vole vers mon hamburger gratuit et d'autres aventures...

Dans la cafet' ça se bouscule grave. On m'a donné un ticket avec le numero 380, j'espère qu'on est pas appelés par ordre croissant, ou alors je suis bonne pour commander directement mon petit dej'. Je lorgne sur les tickets des autres, bah non, ils ont 380 aussi. Ah bah c'est pas banal, ça. Un grand hamburger commun à se partager, peut-être? Ils le jettent au milieu et on plonge, c'est ça? Un nouveau concept de reality show, peut-être...(enfermés dans une station service du texas, ils se battent pour un hamburger, rejoignez-nous après la pub...) Hmmm, peut-être pas. Ah, j'y suis, c'est pour prouver qu'on est bien du car, qu'on y a droit, à notre hamburger gratuit. Faudrait pas que d'autre en profitent, c'est sûr... Une manne pareille! Le hamburger numéro un, non mais tu imagines? Tout le monde a l'air un peu abruti avec son ticket dans la main. Ya des gens qui viennent de loin, avec des correspondances infernales, et la moyenne est assez ébétée de sommeil. Un homme raconte qu'il vient de Californie et qu'il ne faudrait pas qu'on reste en rade

trop longtemps, car il n'a que trois jours pour visiter sa famille à Dallas. Deux jours de car aller, deux jours de car retour, ça lui remplit son unique semaine de vacances. On hoche la tête en cœur pour montrer qu'on comprend (c'est un truc qu'ils font, je te montrerai) et le gars plonge le regard sur ses pieds pour cacher son émotion. (ça, c'est un peu raté car je m'en rappelle encore). On reste un bon moment, nous à le regarder en hochant la tête, et lui à regarder ses chaussures. Ca dure.

Des fois, je me trompe, je regarde ses chaussures aussi, c'est parce que je suis en mode *fais comme tout le monde* et du coup des fois, je me trompe sur qui je dois copier. Soudain, des cris d'enthousiasme résonnent en provenance du hall et viennent interrompre notre transe. Des femmes rosies dévalent dans la cafet' et nous informent à grands coups d'aigus dans la voix que, le croiriez-vous, la télé est là et devinez pourquoi, pour nous filmer nous, oui, nous. Un murmure ébahi bourdonne l'assistance.

Je note mentalement que le Texas a l'air d'être un endroit où la pire des hypothèses prend corps sitôt formulée.

J'ai un coup d'oeil nerveux sur les cuistots; s'apprêtent-ils à nous jeter de la nourriture par terre? Non, ça a l'air calme... Restons sur nos gardes. Des groupes suradrénalinés quittent la queue afin de tenter d'assister au miracle télévisuel. Plusieurs personnes disparaissent plus ou moins discrètement dans l'autre sens, style, tiens, si j'allais voir la neige? Il fait nuit, c'est LE moment idéal et bucolique sur le parking et pour mieux en profiter, j'y vais en chemise, il fait pas si froid, tralala... Il m'est

avis qu'un plan de groupe ne les arrangerait pas des masses. Le reste de la queue récupère discrètement les places des absents avec des sourires contenus. Puis les conversations renouent.

Une grande femme noire avec des bouclettes blondes presque blanches demande par dessus ma tête à un grand type s'il va y aller, lui, à la Salvation Army of Texas. Ma doue, 'manquerait plus que ça. Je me vois déjà dormir la tête sur la bible dans un gymnase fleurant bon le baseballeur, ou entamer avec ces bonnes gens une discussion sur la peine de mort...

Oh non, pitié seigneur, pas ça, pas les catholiques!

Non, non, c'est pas une blague. Ça a pas l'air. Lui, le grand type derrière ma tête, il répond que sûrement pas, il ira pas, et je hoche vigoureusement la tête d'approbation débordante, n'osant pas émettre un son car leur conversation au dessus de moi est peut-être d'ordre privé et j'ai des manières, mais sentant confusément que j'ai le droit de me sentir concernée aussi.

La grande blonde me lance un regard terne mais pas forcément antipathique. Hi, s'interpose Kareen, celle qui collait le mexicain contre la vitre tout à l'heure. Elle dit avec un sourire timide que l'armée du salut, c'est seulement pour ceux qui veulent bien y aller (je sens trois dos se détendre, dont le mien) et que le car restera ouvert ce soir pour que l'on puisse dormir dedans. Oh, oui, s'il vous plait, dormir dans le car!

Hey, dans "Salvation Army of Texas", ya que "of", comme mot, qui me donne pas des sueurs froides.

Le reste de la soirée se passe calmement, j'apprends:

- à me broser les dents avec une brosse à dents de l'avion qui se démonte. (la brosse, pas l'avion). C'est extrêmement technique; un échantillon de dentifrice est inséré dans le manche qui, creux, accueille et abrite la brosse mouillée après utilisation. Nos cultures modernes offrent des chances de se surpasser à chaque seconde.

- à ouvrir et fermer la porte d'un car avec une commande automatique (je suis très fière et je suspecte que ce savoir me suivra longtemps dans la vie. Ah ! Une bonne chose de faite!)

- que le mexicain s'appelle Raoul Rice, cherche à s'établir, et a de beaux yeux.

- que le seul crache-thune de la station ne marche pas et qu'il ne me reste sept dollards cinquante en liquide.

- qu'une porte de bus laissée entrouverte émet un bip strident et régulier, et ce quelle que soit l'heure et jusqu'à ce que quelqu'un se lève pour refermer la porte.

- que mon manteau, si je mets les pieds dans la capuche, fait ma fois un duvet convenable.

- que la plupart des blancs sont au motel. (ça fait plus de place dans le car)

- que si je coince mon pied sur l'accoudoir, je peux rester ainsi jusqu'à ce que je m'endorme. (bon, évidemment, quand je m'endors, le pied tombe, ça me réveille et il faut recommencer, mais bon, je tiens le bon bout)

- Que la femme stentor qui téléphone à tous ses amis et relations pour les prévenir de son retard depuis qu'on est bloqués, et ce jusque tard dans la nuit, en fait elle n'a PAS de téléphone. Oh, misère. Elle hurle dans sa main et on essaie d'ignorer

collectivement que c'est bien forcément un peu à nous qu'elle parle. *Yes my love, Andy said he saw me on TV, didn't you see me? Yes he saw me on TV. On TV I tell you, tell them I'll be late...* etc;

- qu'il y a des petits sachets fraîcheur pour désinfecter les toilettes.

- qu'il ne faut pas utiliser les petits sachets fraîcheur quand il y a trop de pisse partout, car c'est désinfecter que ça fait, pas absorber.

DEUXIEME JOUR

En dormant par tranches d'une heure à peu près, on apprend à plonger très profondément dans le sommeil quand il se présente. C'est alors que je danse au bord de ce délice que ma traductrice me bondit dessus avec les yeux agrandis par une urgence panique: elle m'agrippe, tire mon manteau pour me faire lever plus vite. Ayou qu'est-ce qu'il se passe ?

- Brakfast, brakfast!

Ma réaction ne lui paraît sans doute pas à la hauteur de la nouvelle qu'elle apporte, car elle se saisit de mes chaussures et m'aide à les enfiler. La compagnie fournit le breakfast, c'est crime de le manquer. Bon, il est vrai que le hamburger de base d'hier, une fois enlevé la viande, il en restait pas assez pour me rassasier et j'ai comme un creux qui creuse. Allez, allons profiter de ce petit déjeuner providentiel... La téléphoneuse à vide de cette nuit descend péniblement du bus, suivie fidèlement de son respirateur (un vrai avec des roulettes et une bonbonne et plein

de tubes comme ils ont, les méchants, dans les series américaines). Ça fait croic crouic crac croic crouic crac dans la neige et puis blooing quand elle coince le chariot dans la porte battante du sas d'entrée. Deux grands mecs se précipitent pour l'aider, manque de pot, la raison pour laquelle ils sont justement là tout près à l'aider est évidente, ils font partie des damnés enfumeurs du sas. Miss SFR se dégage de leurs mains aidantes et part en diatribe matinale contre ces foutus enfumeurs qui se foutent de la santé des gens... Je résume grandement car son parler est bien plus coloré et beaucoup de nuances argotiques m'échappent. Ça doit pas êt' du style de ma grand-mère à moi, car toutes les sept expressions, les mecs se fendent la poire avec des lueurs d'admiration dans les yeux... Ils bavotent sur leur sucette à cancer et répondent de loin (pas fous) quelques excuses joviales. Mais la tornade est déjà passée, partie chercher des témoins à la hauteur de sa colère du côté des toilettes. M'est avis qu'elle va y téléphoner pour se plaindre pendant un petit quart d'heure.

Escortée par ma traductrice que toute cette histoire ne dévierait pas du petit déjeuner gratuit de la compagnie, je me saisis d'un ticket 277 au guichet et je rentre dans la cafet'... Houh, l'ambiance... Une quarantaine d'adultes fripés, bourrelés, pas débussés, attend en ligne le petit déjeuner promis. Les mères poussent d'autorité des enfants encore rêveurs vers le devant de la file, sous les grognements de quelques femmes qui étaient arrivées avant. On s'envoie des sourires compréhensifs avant de regarder attentivement ses pieds avec une concentration feinte. Quelques groupes parlent et blaguent mollement. Personne comprend vraiment ce que l'on peut manger; ça ressemble à un

self avec tout le tintouin habituel, mais c'est la compagnie qui décide ce qu'on a le droit de manger... A cause de la neige, le self ne sera pas approvisionné avant quelques jours, et un deuxième bus est arrivé dans la nuit. On doit être pas loin d'une centaine, maintenant, bloqués dans ce bled.

Les employés du self nous expliquent que leur présence est héroïque car il y a de la neige dehors. Effectivement, il y a toujours dans les bons deux centimètres de neige sur la route. Bon. Nous remercions. Ca doit être l'équipe de choc, la cellule de crise, qu'ils nous ont envoyé, car ils sont en plein numéro. On dirait qu'ils se prennent tous pour le clown de Mac Donald. Ou alors je suis pas bien réveillée; c'est possible aussi.

En plus, qu'ils ajoutent, on a droit au menu numéro UN, celui ou tu peux choisir entre bacon et saucisse! De plus en plus épatés, qu'on est! ... Et je casse la magie qui s'installait en demandant un petit déjeuner *sans viande*.

Un silence gêné part en ronds concentriques faire des vagues jusqu'à l'autre bout de la cafet'. La vague rebondit sur les murs graisseux et revient vers moi. J'essaie d'ignorer la réprobation palpable qui émane de mes voisins (j'ai refusé du gratuit, je suis marquée du signe indélébile des classes bourgeoises, du sceau de l'étrangeté, du pas-com'-nous, du tiens-donc-mais-quoi) et j'insiste, non, please, n'importe quoi mais sans viande. A bout d'arguments et sentant le terrain mouvant, j'applique la tactique de grand-mère : *quand tu sais pas quoi dire, ma fille, souris*.

Je me fends donc de mon plus inoffensif sourire en filtrant l'ironie qui pourrait teinter un coin. (J'ai vraiment faim; c'est pas très dur.) Je reçois un regard couroucé, un demi-toast et une omelette insipide dans une assiette en plastique mou. Je m'esquive, la tête basse, me fond dans la queue vers la caisse. Bon, ça passe pour cette fois, je sens qu'il ne me sera pas tenu rigueur de ma perversité. On est ouvert d'esprit au Texas.

Après tout, c'est pas comme si j'étais végétarienne, einh ! Hmmm. Bien.

Kareen se saisit d'un gobelet immense, y fait dégringoler une pile de glaçons et le remplit de coca à la cannelle. Prudemment, j'en reste au jus d'orange. Arrivée à la caisse, je constate que les sodas sont évidemment gratuits, puisque faisant partie du minimum vital, mais que les jus de fruits sont évidemment payants. Bon. Je suis pas venue ici pour partir en croisade pour la reconnaissance de la diététique moderne, et puis, question croisades ils auront toujours une longueur d'avance, ici, de toute façon, alors... Fermez donc votre grande bouche mademoiselle chichi à faire la française, un peu de gaillon surcuit, même à sept heures du mat', ça n'a jamais tué personne (ou si lentement!). Je paie donc mon jus de fruit et complète l'aveu de mon inadaptation totale en présentant ma monnaie illisible à la vendeuse en lui disant de se servir.

Ce qu'elle fait avec un plaisir non feint.

J'essaie même pas de recompter, je ne veux rien savoir.

Kareen, poussée par la queue des déjeuneurs impatients, essuie une giclée de coca jaillie de son gobelet-citerne. Elle s'excuse

par réflexe alors que c'est elle qui vient d'être poussée, elle me sourit. (tiens, une frangine!). Une flaque poisseuse s'étale à ses pieds. Elle se saisit alors d'une pile de serviettes en papier et les disperse sur le sol. Les oiseaux blancs s'échouent sur cette marée noire, surfent quelques secondes sur les bulles puis s'effondrent en buvant la tasse. Avec une décontraction swingante, elle applatit les derniers survivants d'un bout de chaussure, pompe gracieusement avec des petits chuintements gracieux et pousse le compact marron ainsi obtenu sous le présentoir des romans à l'eau de rose. Elle a fait tout cela sans lâcher son plateau déjeuner... et surtout sans se pencher, car toucher le sol ne fait pas partie des compétences attachées à ses mains. Non pas que ses mains lui refusent quoi que ce soit, ni qu'un interdit religieux quelconque lui interdise de toucher le sol avec, non.

Kareen est juste trop grosse pour pouvoir ramasser quelque chose à terre.

J'ai bien mis une demi-minute à le comprendre.

Je suis en Amérique.

Abelene, Texas.

Et il est toujours sept heures du matin.

Mais qu'est-ce que je fais là, moi, que je me demande en avalant mon café-payé-en-plus-paske-c'est-pas-dans-le-forfait-du-dej'-numéro-un...

Seule l'odeur de vieille frite me répond, mon omelette froide se contente de me regarder d'un oeil torve. Je joue un peu avec mon assiette molle à faire des montres à la Dali qui dégoulinent.

Ca marche drôlement bien. J'ai sacrément faim mais cette odeur, là, qui s'attache et qui rampe, ça me colle l'estomac. En guise d'assaisonnement, en trainant l'oreille, je saisis dans les discussions autour de moi que le car ne va pas repartir ce matin comme prévu. Bon, bon, bon, pom, pom, pom. Il est sept heures et demi du matin, j'ai dû dormir l'équivalent de trois heures et me voilà à la tête d'une longue matinée texane. Bien, bien, bien, excellent. Quand j'aurai besoin de me persuader que la vie est pleine de surprises et de rebondissements, je pourrai repenser à cet instant particulier et me persuader à raison que rien n'est jamais écrit et que tout peut arriver à chaque instant. C'est une bonne chose.

C'est une très bonne chose.

Voilà, voilà.

Bon, si j'ai quelques heures, autant en profiter pour visiter un brin. Et puis si la bibliothèque est ouverte, je peux espérer un lien avec le monde en dehors du Texas (le vrai monde, celui de quand tu te réveilles... Si, einh, allez, dis...).

En quittant la station, un groupe me hèle: est-ce que par hasard j'aurai repéré un endroit qui vend de l'alcool ? Non, que je les déprime, cette ville est bouclée par le froid, tous les commerces affichent des pancartes "closed, due to the weather". Pas un rade, pas une épicerie, pas un bureau, absolument rien. Le plus inquiétant, en fait, quand j'y pense, c'est que ce que l'on voit, ce n'est rien que quelques centimètres de neige mollement amassés sur la route; une poignée de gros sel en viendrait à bout... On serait dans un film, il y aurait vraiment eu une attaque nucléaire et ils n'oseraient pas nous le dire. Ils nous laisseraient juste discrètement dépérir dans deux centimètres de neige et pour ne

pas faire face à la situation, on ferait semblant de les croire jusqu'au bout.

Oh, einh ? Quoi? le bout de peau, là qui se détache ? Non, pensez-vous ! C'est rien ! C'est juste un peu d'acnée, tout le monde a ça ici, ça doit être le filament de salade dans le hamburger, les légumes on sait jamais bien d'où ça vient vous savez...

Ceci dit, si ils arrivent à trouver de l'alcool, les loustics, ça va être furieux, ce soir, si on est toujours là. Non, mais faut que j'arrête mon cinéma un peu, einh, on va pas rester là la vie non plus. A deux heures dix sept, on s'aperçoit tous en cœur que la neige, ça fond au soleil, et on repart en chantant vers des horizons plus bleus que le bleu ♪ de tes yeux, etc... Allez, si, si, on dit que c'est comme ça que ça va se passer.

En me balladant de blocs en blocs, je trouve deux shops ouverts, le premier c'est un magasin d'armes. Tu vois, un magasin de pelles ou de sel, on voit vraiment pas ce qu'on en ferait, ici, mais si la neige te stoppes, Texan, fier descendant des pionniers, dévide lui un bon chargeur dans les flocons, et tu verras, ça ira beaucoup mieux. Le second magasin, j'ai pas été vérifier en entrant, mais je veux bien être électrocutée (je le dis pas à la légère ici) si c'était pas un bar à putes.

Des guns, des burgers et des esclaves, le RMI du Texan.

Je hais le Texas.
Je veux partir du Texas.

Mais qu'est-ce que je fous au Texas...
Laissez moi partir de ce cauchemard!
Réveillez-moi, bordel (!), c'est pas funny!

And we thank you for travelling Greyhound

Plus loin, il y a une fresque sur un mur.

De l'expression artistique, tu vois.

Plutôt bien dessinée, cette fresque, même. Mais ils étaient peut-être pas obligés de peindre un tank, si? Bon. Ah bah oui, le sang et le drapeau, c'était pour mettre un peu de couleur, je comprends bien. Oh, ma doue, amañ emañ fin ar bed, anh. En Irlande ils font les mêmes types de fresques, mais ils ont des raisons... Heureusement, la bibliothèque est ouverte. Elle brille doucement dans la ville toute noire. Ma lanterne, ma luciole. Je m'engouffre là dedans comme si j'allais couler. Première impression lorsque les portes s'entrouvrent : cet endroit est chauffé, ouééé ! Des livres, des étagères de livres, des salles de livres et de lecteurs, de lectrices, de flaneurs, de flanices....

A défaut d'autre chose, j'élis cet endroit mon ambassade en exil. Au sous-sol, de paisibles ordinateurs attendent, esseulés, que quelqu'un leur donne vie. Mais, me voilà, mes petits, 'oilà, 'oilà. Je me précipite sur le web, je maile mes malheurs à tous mes amis, je maile ma maman qui est très loin de moi pour ne pas qu'elle s'inquiète. (oui, bon, évidemment que si j'avais rien dit elle se serait inquiétée de rien, ac'h... mais là je peux me plaindre et ensuite rassurer tout en pensant que quelqu'un s'inquiète un peu pour moi et en même temps que c'est pas vrai... Quoi, c'est complètement enfantin, bah oui, évidemment, puisque je te dis que c'est ma mèmère! RrOooh! et puis flûte alors, tu comprends

rien). Je maile mon père, Je maile mes amis, je maile ma directrice de recherche, je maile mon ancien amoureux, je maile ma colocatrice, je maile quelques collègues, je traite du courrier administratif... Si je dois finir ici, il y aura au moins une trace avant ma disparition.

Allo, le monde?! Je suis à Abilene, Texas!

PS: au secours! (mais SURTOUT ne vous inquiétez pas.)

Le chauffeur qui m'a fait le sketch paternalo au guichet hier après-midi vient s'asseoir au poste à côté de moi. Au début, toute à mon courrier et à ma vraie vie inaccessible qui s'étale sur l'écran, je le remarque à peine. Bon, évidemment, une fois qu'il a fini de faire semblant de pianoter et qu'il commence à me parler, je suis bien obligée de faire acte de sa présence. Il adopte un ton très sobre et demande si j'ai réussi à trouver un contact internet.

Oh, non, ça y est, le royaume de l'absurde contre-attaque.

Et si je faisais semblant d'être morte?

Ouais, bon, ça marche qu'avec les vrais ours, essayons autre chose.

Je sors mon sourire poli glacial des classes bourgeoises qu'autant que ça me serve à quelque chose, et j'écoute distraitement tout en retournant régulièrement de l'œil à mon écran. Je lui demande s'il sait quand on va partir, et il me dit de ne pas m'inquiéter et de croire en Mother Natchez. Il est manifestement ravi de l'éclair de panique qui a du flasher mes yeux un instant. Moi, pour contrer, je fais le tout va bien, même pas peur, même pas mal. (ça marchait déjà pas en maternelle, je

sais, mais bon, c'est pas comme si j'étais adulte, maintenant, euh). Lui, il joue l'inquiet pour moi et me demande où je dors. Bah dans le bus, que je réponds, comme une conne, toute à l'application de mon même pas peur, même pas mal. Je sens bien confusément que ça se passe pas comme je voudrais mais je trouve pas de réflexe pour renverser la vapeur. Et l'autre connard peut bien gentiment me proposer sa couche, puisque, lui, il est au motel. Oh, non, je veux pas avoir à me dépatouiller de ça... Je remercie en balbutiant que non, non, non, je dors très bien dans le car (ouh la menteuse). Qu'à cela ne tienne, sa bonté n'a pas de limites et il me propose sa douche. Je contre-attaque que j'arrive très bien à me laver dans les lavabos... et le regrette dans la seconde car la réponse a l'air de lui plaire. Non, mais comment je me dépatouille de cette pieuvre gluante, moi? Heureusement, il disparaît (après s'être assuré que j'ai bien compris l'adresse du motel) et je peux reprendre ma dose de vie virtuelle que s'il vous plaît, dites-moi que c'est la vraie, allez, euh. Une fois mes deux boîtes mail complètement cleanées, mon courrier classé et mon carnet d'adresse mis à jour, une fois mon compte rendu de conférence envoyé ainsi que quelques cartes postales en breton pour les pottes... benh, il me faut bien quitter ce lieu enchanteur et réaliser que j'ai loupé le hamburger gratuit du midi. Quand je m'en rends compte, je m'en marre toute seule à jeun.

La liberté, c'est en dernier recours le choix de refuser.

Et après, ya intérêt à se contenter de nourritures intellectuelles...

Rassasiée donc, rassérénée, allégée, je m'en retourne à ma station Greyhound, gonflée à bloc et prête à endurer les longues

heures de voyage qui me restent encore. Tout le monde a déjà ses habitudes. Le groupe des fumeurs se relaie pour tasser la neige de l'entrée à coups de bottes. (groupe à thème goudron, donc). Le groupe des gros qui parlent fort, près des machines vidéo, quelques esseulés sur les sièges à télés individuelles où il faut mettre des pièces. (heureusement, elles marchent pas; je me demande ce que ça donnerait, une rangée de sept télés sur différentes chaînes, là, comme ça, en rangs serrés, dans l'ambiance globale...). Le groupe des gringalets, plutôt clochéiformes, avec le grand papy qui me fait un grand bon sourire à chaque fois qu'il peut accrocher mon regard. (c'est depuis que je lui ai dit que la bibliothèque était ouverte; j'avais eu peur d'avoir fait une gaffe terrible en lui sortant une info totale exotique, style qu'est-ce qu'elle me fait la blanchinette avec sa bibliothèque, mais non, il a l'air réellement ravi et il veut manifestement que je le sache). Le groupe des mômes, ravis, qui gravitent dans tout ça avec le bonheur de quand les règles se relâchent....

Papy réaccroche mon regard, s'approche avec un air malicieux et me confie entre deux dents, confites aussi, que nous dormons ici ce soir. Oh, non, super. Il plisse des yeux pour m'entraîner à savourer la bonne blague. Bon, je veux bien faire un demi-sourire, mais en soupirant en même temps, alors. But, quand est-ce qu'on leave? Tomorrow, maybe. Ouais, c'est ça. MAYBE.

Là, ce qui se passe me dépasse et me repasse.

C'est le triangle des bermudes, ici ou quoi?

On réintègre le monde, one day, ou c'est en option?

Je décide d'aller essayer de dormir un peu dans le bus, et je traverse le hall. Enfin j'essaie, car Miss SFR trône sur un brancard en faisant voler ses ongles longs surpeints sur la marée de ses sujets. Elle a l'air rayonnante, mais il doit bien y avoir une raison pour que trois pompiers l'entourent. L'asthme sans doute. Je quitte le lieu de l'événement (je vais en entendre parler toute la nuit et je peux rien faire de toute façon).

En passant dans le sas, je remercie machinalement le chauffeur qui est justement là pour me tenir la porte. A son geste maladroit, je comprends qu'il m'attendait. Non mais il va me lâcher, le gluant?

Bon. Restons calme, ya pas mort de femme. Je vais dormir un peu et tout rentrera dans l'ordre. Je tombe comme une masse vautrée sur mes sacs, un pied pris dans l'accoudoir et l'autre coincé sous un siège.

Ca y est, j'ai la technique.

Quand j'émerge après mon somme, tout a une teinte d'irréel, la nuit sur cette station, les gens qui disent qu'on est là pour une semaine, d'autres qui surenchérissent, on est là pour un mois entier, les bières qui s'entassent discrètement dans les coins, l'écran des jeux vidéos où se succèdent des images de guerre virtuelle, des big-jim en tenues de camouflage qui explosent des sales bêtes de l'espace avec des effets de bulles de sang épais qui giclent sur les murs. J'ai jamais vu des bêtes de l'espace qui ressemblent autant à des arabes, au secours, c'est pas vrai. La nausée me monte, la vraie avec l'éclair glacé dans le dos. S'il vous plait, n'importe qui, dites-moi que je cauchemarde.

Je réalise que depuis le début du voyage, j'ai entendu beaucoup de conversations, mais aucune sur la guerre; la boucherie imminente au nom du 4X4 moteur américain n'est pas même un sujet de discussion. D'ailleurs, vu de Abilene, Texas, je me demande bien ce qui existe.

Il y a un biberon oublié sur la video-machine.
Il y a un biberon oublié sur la video-machine.

Je sais pas le dire en anglais.
De toute façon, tout le monde s'en fout.

Les flics contrôlent les papiers toutes les deux heures maintenant. Depuis qu'on est des stars locales, télé oblige, on a de la visite des voisins. Pour nous aider, tu penses? Hi, hi, tu y es pas! Nan, c'est beaucoup plus simple, la présentatrice a dû souligner dans son speech que la compagnie nous nourrissait pendant la crise et ça attire les amateurs de hamburgers froids. Ils viennent pour l'aubaine, quoi. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, eux-mêmes attirent leur propres prédateurs, la police locale. Les flics, ils se sentent plus, autant d'étrangers en même temps à Abilene Texas, c'est louche. En plus dans ce tas d'étrangers, il y en a qui sont encore plus étrangers que les autres! Total: le même gars vient me demander mon passeport toutes les deux heures. De temps en temps, il corse le jeu en me demandant ma date de naissance, où si je suis bien sûre que je suis française.

Le même type. Toutes les deux heures.

Un gros blanc gélatineux style caricature de la fête de la bière à Munich s'assied juste en face de la chaise où j'avais réussi à caler mon ennui. Il a des yeux tous petits bordés de rouge et il se contente un long moment de s'en servir pour me jauger. Puis, alors que je me dis que j'irais bien voir ailleurs si j'y suis, il me demande d'un air pénétré où sont les meilleurs endroits pour faire du nudisme en Europe.

Il attend ma réponse, les yeux plissés, en se tenant les seins à pleine main. Je décide que ce monde me dépasse totalement et vais me recoucher.

Je dors d'un sommeil entrecoupé par les fausses annonces de départ échaffaudées par les poivrots, les bipements stridents de la porte du bus et les crises délirantes de miss SFR. La clim' me dessèche tellement les sinus que je rêve que mon cerveau se lyophilise.

And we thank you for travelling Greyhound

A trois heures du matin, je m'offre un tour de la station déserte sur fond d'éclairage blême, et j'échange deux mots avec un autre insomniaque, le mexicain, qui me dit s'appeler Raoul Rice. Je l'en félicite. Il va à Peoria pour tenter de s'établir après un passage de sa vie qu'il dit, euh, mouvementée (le « euh » est d'origine). Il me regarde de façon tellement gentille et avec des sourires polis tellement appuyés que, par réflexe, quand il me demande ce que je vais faire au Canada, je lui dis que je vais y retrouver mon mari. Généralement, dans les cultures latines, l'élément mariage avec un autre homme est le seul biais pour

éviter un rapport de drague. (j'ose à peine imaginer la tête du candidat s'il m'entendait dire cela, mais passons). Je regrette mon mensonge dès qu'il me demande des précisions sur le métier de mon mari. Dans quoi je suis en train de m'enfermer, moi? Je me dis que, étudiant, ça fait assez flou et ça a l'avantage d'être vrai, et c'est la réponse que je tente. Il se décompose et me dit «Ah, c'est quelqu'un d'important, alors». Je le vois se raplatir en direct-live et regrette chacun des sons sortis de ma bouche. Gaffe sur gaffe. Je me mordrais. Ah, bah oui, crétine que je suis. La fac, au prix d'inscription que ça doit être ici, c'est pas l'endroit typique où les gens doivent préférer pointer pour attendre l'âge du RMI. De toute façon, il doit pas même y en avoir, de RMI. Bon, moi qui voulais adoucir les barrières sociales, c'est gagné.

Raoul me fait des yeux profonds que style, il me comprend, et se renfonce les mains dans sa parka XXL. Il enchaîne en me demandant si les trois mowousquetaiwres ont finalement gagné la guerre avec l'Espagne.

Je le rassure, les mousquetaires vont très bien.

TROISIEME JOUR

Ca y est, je le savais que ça devait finir comme ça, on a passé les limites du raisonnable. Ils nous ont réveillés à 6h30 pour nous annoncer que le bus ne partirait PAS ce matin. Alors tout le monde a trainé son pyjama vers la cafet' et là on sent que ça commence à déconner sérieux. Ça commence dans la queue pour le petit déjeuner, je prends une bouteille de jus d'orange au lieu du coca misérable et gratuit, histoire de laver mon estomac du

fond de grailon permanent qui y flotte. Ma voisine de devant distribue un regard coquin à la ronde, et, ostensiblement pour nous, mais cachée des employés par la vomisseuse à coca, elle vide une bouteille de jus d'orange dans un verre à soda immense, de ceux à emporter avec un couvercle à suçotte. Elle coince la bouteille vide entre deux machines. Assez réveillée pour suivre le mouvement, je transvase mon jus d'orange dans un des plus grands verres à soda et je remets ma bouteille vidée dans le réfrigérateur. Je mets un couvercle sur le tout et hop, ni vu ni connu. Un vieux monsieur du gang des clodiformes me fait un reproche du sourcil, laisse peser l'ambiance, puis fait exactement la même chose, mais lui, en bon citoyen, il va jeter sa bouteille vide dans la poubelle à côté de la caisse. Il revient avec un sourire vainqueur et c'est le signal. C'est à qui bourrera ses poches de gateaux à la cannelle, de torsadés au fromage danois; les yaourts s'évaporent, j'en vois même qui s'emparent de casquettes publicitaires Greyhound (ça c'est de la perversité, quand même, mais chacun trouve son plaisir où il veut, ça ne nuit pas!).

On est une centaine coinçés ici et si la compagnie compte nous nourrir à coup de hamburgers grasseyés en attendant le printemps sans même nous tenir au courant de l'état des routes, on n'est pas obligés de suivre à la baguette. C'est le meilleur petit déjeuner depuis une éternité. On s'empiffre avec des sourires complices, on se pourlèche les babines, on se porte des toasts au jus d'orange vitaminé, on se marre dans les coins, c'est une ambiance du tonnerre. Les enfants courent partout comme des... enfants. Ca piaille, ça crie, ça se détend les nerfs comme ça peut. Des escadrons de mères en ligne attrappent des petites

filles au vol pour leur tresser les cheveux. On y greffe des fleurs de plastique, des perles à paillettes et des élastiques de couleurs et les oiselles reprennent leur vol.

Le temps se couvre un brin quand ma caricature munichoise d'hier émerge. Pâle, précédé de ses cernes rougies, il soigne son entrée. Il se plante au milieu de l'espace comme un tribun en campagne et déclare avec emphase que lorsqu'il manque de sommeil, ses médicaments ne font plus effet et que tiens, justement, c'est marrant, il se sent tout drôle...

Chacun de ses mots dégouline de violence et son souffle saccadé ferait très réaliste dans un film de serial-killer. Une fraction de seconde, la cafétéria hésite, soupèse la gravité du cas.

A peine un flottement, une légère suspension de l'air...

Puis, très naturellement, une discussion collective s'engage sur les différents anti-dépresseurs sur le marché, leurs effets comparés sur chacun et chacune ainsi que leurs prix respectifs. Heineken power en reste baba, il se retrouve intégré dans un groupe entourant, chouchoutant, tout à fait près à le comprendre, ayant même une fâcheuse tendance à surenchérir. Vexé, gêné, il dandine sur place puis s'éloigne en marmonnant. Je note mentalement, premièrement que j'évite cet homme à vie, ensuite qu'aujourd'hui, nous avons passé collectivement un stade important vers la folie.

OK les gens! j'ai compris! Le premier psychopathe qui s'approche, il suffit de lui faire comprendre qu'il a intérêt à

atterrir vite fait paskon peut faire bien pire... Je sais pas jusqu'où cette tactique peut nous mener, mais tant qu'à sentir le Greyhound, manger de la vieille huile et stagner au Texas en attendant le printemps, autant se la donner.

Des groupes hilares sortent en grappe de la cafet', m'est avis qu'il doit plus rester grand-chose dans les rayons. Peut-être les danseuses flamenco en porcelaine qui change de couleur avec le temps... Quoique, c'est même pas sûr, parti comme c'est.

La matinée s'avance en surenchères délirantes, le clou final étant le retour de SFR-Guevara portée comme en triomphe par des pompiers fatigués. On l'acclame, on l'entoure, Suzy (le chien de la fille qui n'a pas de bras) saute sur le brancard pour lui lécher la face, et comble de bonheur, on apprend que le car va repartir vers 1 heure. Chacun s'affaire, rassemble esprit et bagages, les groupes formés s'échangent leurs adresses, on sent que la séparation est imminente, quel dommage on commençait juste à s'amuser...

And we thank you for travelling Greyhound

Un bon quart d'heure avant l'heure prévue, tout le monde est à son poste, collé dans le car en attendant l'instant béni entre tous du redémarrage vers la civilisation, les cash-machine qui marchent, les burgers payants et tout ce qui s'ensuit.

J'ai gagné un voisin dans la bataille; un grand gars blanc avec une mèche artistique et une chemise immaculée avec un col dur. Autant te dire que dans le paysage humain, à part le côté inattendu, ça tranche. Je ne tarde pas à apprendre que ce jeune

homme très propre sur lui est un texan pur jus qui va à Nashville pour une audition dans une école d'art. Je lui attribue d'office le statut de réfugié politique dans ma démocratie interne et le questionne sur cette passion qui le pousse à s'extraire d'une contrée si charmante.

L'opéra, qu'il me dit, comme si c'était une explication en soi. J'opine.

Bon, comprends-moi, l'opéra, j'ai rien contre mais j'ai pas grand chose pour, non plus. Je sais même pas bien ce que c'est ni seulement ce que je pourrais en penser si j'avais plus de culture. Mais ce grand duduche texan qui rougit en parlant d'opéra, bah ça me fait sens. L'opéra c'est bien, ça sonne élégant, c'est propre comme sa chemise, ça reste dans le milieu qu'il transpire par tous les pores de sa peau, et en même temps, ça peut sauver du Texas. Impekapl! C'est pas avec lui que j'empathise, c'est avec son inconscient: si un truc est capable de venir murmurer à l'oreille de ce garçon qu'au nom de la beauté, il lui faut quitter le Texas (hélas), eh bien ce truc est bienvenu et nous parlons la même langue.

Il déclare s'appeler Jonathan avec un geste comme s'il était déjà à son audition. Je sais pas trop comment répondre à cette déclaration, mon premier réflexe serait d'applaudir, suite au ton légèrement surjoué, mais ce pourrait être impoli, et être impolie avec un texan, je sens que j'ai la flemme. Je pense bien à lui dire, «Ah, Jonathan, comme le goéland», mais je risque de me sentir très seule dans les secondes qui suivent. Alors je sors le sourire de Grand-mère et je me fends d'un «Hi, Jonathan!».

Oupf, faudrait pas que je m'éternise aux States car mon attitude sociale, c'est même plus du light, c'est du diet. En deux semaines, pas moins, je finirais par roucouler des It is so kiouououtttt comme les locaux. Pour faire bon poids, je lui dis m'appeler Mélanie et je lui serre la main. Je pense être quitte et pouvoir m'effondrer sur la vitre histoire de rattrapper mon sommeil d'il y a deux nuits, mais que nenni, c'est la première fois que Jonathan sort de Abilene, Texas, et il compte bien ne pas en rester là. Docile, je hoche la tête et réponds mollement à son monologue. Je tente bien à un moment de me plonger dans un livre, mais c'est encore pire, il se vautre sur moi pour pouvoir lire et me demande comment se prononce chaque mot. Il dit que le français, il a toujours trouvé ça très dur. Bon, c'était du breton, mais je comprends que c'est dur aussi. Bon, le livre, je décide assez vite que c'est pas une bonne tactique pour dormir. Jonathan me trace l'historique de l'Opéra en Europe. C'est pratique car je peux limiter mes interventions à demander à chaque fois comment c'est dans un autre pays. Comme effort mental, citer un pays d'Europe toutes les douzes minutes, c'est encore à ma portée. J'essaie bien un peu de le faire parler sur le Texas et sur sa vie, mais une fois qu'il m'a dit que les armes à feu, personne pourrait leur retirer nom de Dieu, et que, avoir un ranch, c'était quand même quelque chose dans la vie, (mais quoi comme quelque chose? Ben, quelque chose, quoi. Ah, OK, je vois) je décide, que non, vraiment, je suis très fatiguée. J'ai besoin de rencontrer quelqu'unE qui ne soit pas une caricature. Rien que j'aurai déjà vu dans un film, par exemple. Dans une brume sommeilleuse, j'entends Jonathan se retourner pour nouer conversation avec la fille d'à côté. Elle lui dit venir

de derrière ses lunettes de plastique rose de Californie pour tenter sa chance de future star à Nashville, Tennessee. Eh ben voilà, yaka d'mander. L'autoroute défile et on mange des miles. C'est déjà ça.

Au bout d'un bout d'éternité, Dallas s'élève au milieu du désert. De grands gratte-ciels vitrés nous rappellent que dans ce pays, il y a des gens qui vivent dans une autre dimension. Une dimension où il y a des bureaux, des dossiers, des ascenseurs que je soupçonne de marcher, des toilettes sans doute propres, des chaussures à talons hauts, des moquettes épaisses et des blancs même pas estropiés. Les immeubles sont si hauts qu'on ne peut pas voir le haut en se penchant contre la vitre du bus. Des SIV (version bourgeoise encore plus prétentieuse que le 4X4 parisien) sillonnent prudemment le centre ville à cause de la neige. Nous, on nous déverse dans une station Greyhound, on ne peut pas manger car il faut prendre son tour dans la queue si on veut avoir une chance de pouvoir entrer dans le prochain bus pour Memphis. Alors on fait la queue debout trois heures devant la porte pour Memphis. La solidarité s'organise, on se tient les sacs pour pouvoir aller s'acheter qui un paquet de chips, qui un pac de sodas. Le bus est bondé, on est plusieurs à saigner du nez, ya vraiment un truc avec la clim. Les enfants pleurent. C'est pas la grande joie et on redémarre avec à peu près la même équipe; cap sur Memphis. Monotones, les miles passent sous le bus sans s'en formaliser plus que ça. Les arbres commencent à ressembler vraiment à des arbres; ça cache la plaine interminable tout autour. Il était temps, la Beauce puissance 4 c'était guère distrayant... Je me laisse bercer par le récit de la vie de Jonathan; à la première pause on en est (déjà) à ses quatorze ans.

Je me rue hors du car, nom de dieu, vingt minutes de pause, ça fait: cinq minutes pour manger, dix pour accéder aux toilettes, et cinq pour avertir mon amour que je cours, je vole vers le Canada enchanté, le politiquement correct et les donuts à la canelle.

Première partie du plan exécutée rondement; première à la cafet', j'avale les spagettis molles et tièdes distraites au ketchup sans même respirer, j'avale un gobelet d'eau pour résister à la clim dans les prochaines heures. Gloups. Partie deux du plan accomplie sans encombres, je peux même me laver les mains, j'ai une minute d'avance sur l'horaire. Téléphone, code, bip, code, numéro, dièse, confirmation, et hoh, it ize you, haw ar' you? Je promets mon arrivée je pronostique sur l'horaire, j'invente, j'espère, on temporise, on fait des plans de connections internationales à n'en plus finir, puis on décide qu'on n'y peut rien et que, tant qu'on sait que c'est bientôt, eh bien ma foi, tout va bien. Je raccroche avec une euphorie tremblottante. Yes, rien ne peut m'arrêter, je crosse les fuseaux horaires comme une flèche dans le tonnerre, ça veut rien dire mais c'est vachement expressif. Je fends la bise, que je te dis. Tout à l'heure Dallas, demain Chicago, je suis le concorde à moi toute seule!

D'ailleurs, comme le concorde parfois, j'ai comme une descente quand le chauffeur annonce au micro qu'on ne repart pas et qu'on passe la nuit ici.

And we thank you for travelling Greyhound

Quand est-ce qu'on repart?
C'est pas à eux qu'il faut demander.

Jonathan me demande à quel motel je compte aller et je l'envoie sur les roses: si j'avais de quoi me payer le motel, j'aurai pris l'avion, pour y aller, au Canada. Le groupe des jeunes blacks se marrent, 'faut dire que ça fait maintenant trois heures qu'ils se passent le mot que je suis une touriste, et ça a l'air de leur plaire prodigieusement. Alors, pour toi, l'amérique, c'est nous?!, qu'ils viennent me demander de confirmer. Jonathan, part, vexé. Raoul vient s'asseoir à côté de moi et me dit en confidence complice que si j'insiste, le type de la station me filera une carte téléphonique gratuite. Le plan des cartes téléphonique gratuites, je sais ce que c'est; c'est pareil qu'à Abelen, c'est cinq minutes de communication en local avec les compliments de la compagnie. T'imagines que c'est pas avec ça que je peux joindre la Canada, et puis à Texarkana, Arkansas, moi, il se trouve que je connais personne. Mais j'ai envie de lui faire plaisir alors je me précipite en le remerciant du tuyau et je reviens, toute contente, en empochant mon trésor avec précautions. Comme ça, tu peux téléphoner à ton mari, qu'il me fait avec trois tons de respect dans la voix. Mouais, vu d'ici, l'égalité, c'est pô gagné gagné.

... Et puis ça s'arrange pas car Krista la starlette avec ses boucles blondes juchkalà, accompagnée de Jonathan se fraye un chemin difficile entre les noirs et les mexicains qui s'installent pour la nuit et se plante devant moi, entourée de leurs valises à roulettes. Elle brandit son téléphone portable et se dhanche. Raoul disparaît instantanément. Krista a décidé de louer une chambre au motel le plus proche et le prix le plus bas y est le

prix pour une chambre double. Elle me propose de m'héberger gratuitement, ça lui fera de la compagnie. Je refuse en lui disant que ce n'est pas équitable. Elle hausse les épaules et me dit qu'elle ne peut pas me laisser là. Je sens l'allusion s'étaler comme du beurre rance sur la tartine de ses préjugés. Un long temps de battement s'installe. Elle le rompt d'un éclat de rire et me dit que j'aurai bien besoin d'une douche.

Honte sur moi, je rigole et je la suis.

La prochaine fois que je te fais la leçon sur quoi que ce soit, rappelle-moi donc que mon engagement antiraciste est devenu là bien relatif, il a suffi d'un rire bien franc et de la mention d'une douche pour que je remballe mes principes et me persuade illico que, ma fois, cela ne peut nuire à personne que de l'eau chaude me délivre du greyhound smell N°5. Toute honte bue, je salue mes compagnons d'infortune et m'enfourne dans le taxi, mon sac sur mes genoux et ma bouteille de shampoing dans la poche.

On croise les volontaires casquettés de la Salvation Army of Texas qui portent des cartons de sandwichs au jambon...

QUATRIEME JOUR

Le téléphone nous réveille et Krista répond. C'est le bus; on repart dans une demi-heure. On balance tout dans les sacs, on appelle le taxi, on essaie de prévenir Jonathan et ça prend un temps certain car il joue l'opéra sous sa douche. Et il a vraiment du coffre, l'animal! Une fois que Carmencito a fini de Carmenciter, on s'enfourne dans le taxi et je paye royalement le

prix ridicule de la course, style je paye ma part. Jonathan se paie même le luxe de me remercier.

Ya pas à dire, même avec seulement quelques heures de sommeil, une douche change tout. Je me sens guillerette, guillerette. Je salue Raoul Rice avec une montée de culpabilité, évidemment que je sais que je dois ma douche au fait d'être blanche, camarade, mais l'appel de la savonnette a été le plus fort. L'ambiance est surchauffée ce matin. Ça court dans tous les sens, des groupes épuisés partent en crise de rire et Raoul me les montre avec un grand sourire. Il a l'air de plus en plus petit dans ses habits. Ça me fait penser qu'on a pas mangé ce matin, tiens. On s'engouffre tous dans le car, on applaudit Sherill, Dora et Jenny qui arrivent en retard, affolées; la compagnie ne les a pas appelées pour les prévenir du départ imminent. On a tous la dalle mais on décollera pas de nos sièges, c'est aujourd'hui le grand jour, on s'en va, on s'en va.

Des rumeurs courent qu'aucun bus ne peut aller plus loin que Memphis. Je décide avec Sherill que si c'est le cas, on loue une voiture toutes les deux et on conduit en se relayant jusqu'à Chicago, tempête de neige ou pas tempête de neige. Ça coutera ce que ça coutera, mais je peux pas non plus rester la vie dans un Greyhound, einh, il y a bien un moment où il faut que ça s'arrête, Ka Mém! Et puis finir la traversée des States avec une mère célibataire juive et sa fille en conduisant sous la tempête, c'est extrêmement Susan Sharandon, ça madame. Oui, décidément, je me fais bien à l'idée, ça compléterait cette impression de filmographie en continu...

Des cris partent du fond du car. Deux femmes se battent et se disent des choses pas tendres sur leurs mères respectives. C'est confus et hurlant. Des gens bondissent pour les séparer, mais certains s'y mettent, on extrait des enfants de l'entrelac furieux, personne ne comprend vraiment ce qui se passe. Krista a un réflexe du tonnerre et arrive à figer tout le monde en usant de son flash d'appareil photo. C'est magique, ça calme tout le monde.

- Mais cette putain m'a volé ma perruque! , hurle prozac girl.

Je l'avais surnommée comme ça à cause de son regard de cocker sous médocs. Je me demande bien qui a pu voler sa perruque à cette femme qui, certes est un brin, euh, fragile, mais pas du tout agressive. L'accusée se retourne pour se justifier face à l'assistance, et la toute calme prozac girl en profite pour lui sauter dessus et la mordre à la nuque. Ohla, elle s'est réveillée, je retire ce que j'ai dit. Trente personnes en profitent pour replonger dans la mêlée et les flics débarquent, tirant les deux femmes hors du bus. Jonathan se penche vers moi:

- C'est très coloré, comme ambiance.

Ca y est, la nausée me reprend. Un reste de doute me retient d'y aller au coup de boule. Je lui demande, encore plus blanche que lui du coup, si c'est bien un sous-entendu raciste qu'il vient de faire. Son regard durcit et il me fait que mais non, mais non, pas du tout, voyons, et il se retourne vers Krista.

Entre temps, on s'aperçoit que le car, il ne démarre toujours pas. On envoie des émissaires aux nouvelles; les chauffeurs n'ont pas fini de manger, il faut attendre. Mais ils nous disent de ne pas sortir du car, puisque le départ est imminent. Etre un prol américain, ça doit êt' quek chose comme s'habituer à être traitéE comme du bétail. (et encore, je rêve, il y a de fortes chances que le bétail soit mieux traité.)

Une femme sort en furie et revient illico, le chauffeur au bout de son bras. Comme il est court en pattes, l'effet est vraiment délicieux. Les applaudissements éclatent, on démarre dans l'euphorie générale. Ca vire même colonie de vacances, c'est à qui poussera la chansonnette. Je regrette de ne pas capter les paroles, les joutes de chansons tournent de plus en plus sur la blague et le jeux de mots. Je suis totale larguée, c'est le genre d'anglais qu'on ne trouve ni à l'école, ni dans les articles de linguistique... Autour de moi, c'est des pleurs de rires. Krista qui était jusque là dans la moyenne saisit sa chance et monte sur son siège; elle improvise un concours de blagues. Cette fille a besoin des planches comme un koala de sa ration de bambous. La sauce prend, les blagues deviennent de plus en plus graveleuses. J'en comprends donc de moins en moins la teneur. L'euphorie est telle que lorsqu'à 16h30, un camion qui tentait de doubler s'enfonce dans la partie avant du bus, tout le monde se marre! Poilade collective! Je suis sûre que même les enfants n'ont pas eu peur. Descendu sur le bas côté pour constater les dégâts, court-sur-pattes semble pas à l'aise. Faut dire qu'il y a un sacré pok sur le bus, ça aurait pu être vraiment grave. Mais nous, ça fait tellement longtemps qu'on est passés de l'autre côté du miroir que je sais pas ce qui pourrait nous faire peur: là,

regarde, tout le monde est collé contre les vitres et si je ne m'abuse, les cris, là, c'est pour enjoindre le chauffeur de frapper le routier! Les faux paris s'installent! Faites vos jeux, rien ne va plus! Pète lui les dents, Jean-Jean! Greyhound paiera! Viens y voir, moi je suis too poor to sue¹! La crise de rire enfle, des femmes se collent aux vitres avec des cris perçants, je croise le regard d'une qui pleure des larmes de rire qui rejoignent le sang qui coule de son nez.

Vision inoubliable.

Après un bref constat, on redémarre et les discussions font de même.

Kareen me plante ses yeux pâles dans les miens et me sourit timidement, elle est gênée un peu de me dire qu'elle doit pouvoir sortir du bus en premier, afin d'avoir une chance d'aller aux toilettes avant la fin de la pause. Une lueur amusée passe à cloche-pieds dans sa prunelle et elle m'explique:

- L'entrée des toilettes du car est trop étroite pour une grosse dame comme moi, (je suis assaillie par la vision d'une demi-Kareen engoncée dans ce placard exigü, mon dieu, elle a raison...) je ne peux aller aux toilettes que pendant les arrêts, mais je marche très lentement et mes pieds gonflés me font de plus en plus mal.

Je regarde ses pieds, elle porte en plein hiver des moccasins de cuir noir aux franges retroussées par plus d'une saison. Les longues heures de station assise lui ont gonflé les pieds, comme

¹ Trop pauvre pour être attaqué en justice.

à nous tous, mais en des proportions qui lui sont propres... sitôt le bord de la chaussure atteint, la jambe s'évade et s'enfuit comme d'un carcan trop longtemps supporté, la peau enfle et prend ses aises, s'étire comme un boudin cuit juste avant d'éclater son jus dans la poêle. La chair affolée part en vagues s'écraser sur le genou, petite île perdue et renfrognée au milieu de cette fantastique affluence. Cette pétritude oscille du rouge épanoui au jaune étouffé, je suspecte des bleus, des carmins, des mauves, mais n'en veux rien voir. Regarder les pieds de Kareen et comprendre avec sa propre chair que c'est vraiment avec ça qu'elle marche, c'est expérimenter un pan inexploré de l'humanité. Si la locomotion est ce qui a fait l'humain, ses limites tracent les limites de notre espèce. Kareen semble assez contente de lire sur mon visage le frisson qui me monte le dos. Elle est celle qui repousse les limites, l'assaillante inlassable au combat ignoré. Elle est la reine des abeilles qui murmure en confidence, "vous savez, je dois parfois me trainer hors du pondoir pour accoucher mes larves moi-même, et ces galeries, qui les construit, pensez-vous ?". Il y a bien longtemps peut-être, un fourmillement servile lui faisait une vie à sa mesure, mais le grouillement perdu, son altesse demeure, ralentie, laborieuse, déchue de sa grandeur, et puis, voyez-vous, ses kilos de géante l'empêchent de voler...

Tu sais, j'entends bien la façon terrible dont je suis en train de te parler de Kareen. Comparer quelqu'unE avec un insecte, c'est pas super. Mais c'est vrai, clean ou pas clean, c'est ce que je ressens. Son corps me fait peur.

-Tu comprends, Mylene, quand moi j'arrive aux toilettes, une queue de trente personnes déjà s'y presse. Alors j'attends debout que mon tour arrive mais bien souvent, il me faut renoncer et regagner le car qui pourrait partir sans moi.

Je regarde Kareen et je déglutis. Je pense à tous les sodas que je lui ai vu engloutir et sens déjà sur ma vessie empathique le poids terrible de toutes ces liquidités. Combien de temps doit-elle attendre avant d'atteindre le soulagement auquel nous avons tous droit? Combien de fois l'ais-je dépassée dans ma quête (vaine, d'ailleurs) d'un essuie-main propre, insouciant, sans savoir quel drame se tramait par ma faute, quelles douleurs intestines, quelles batailles immenses je laissais derrière moi?

Je comprends maintenant la manière vengeresse dont elle s'extrait de son siège sitôt le car arrêté, bloquant durablement l'allée entière de son cul biplace, payant, épanoui, d'un siège à l'autre, petit canot pris dans la tourmente, kayak sursautant entre les rochers, bouchon de champagne tremblant sous la pression collective de notre bus surchauffé. Mais sitôt la porte dégagee de ses efforts visibles, les sveltes imbéciles maugréants la dépassent et l'ignorent, pour ne l'entrapercevoir que de longues minutes plus tard, suante et polie, prendre sa place dans la file d'attente pour les toilettes. Kareen me sourit et m'observe, attendant que j'aie fini de calculer les conséquences de sa confidence... oui, ça y est, elle distingue dans mes yeux que j'y suis enfin... Voilà pourquoi notre Kareen arbore le même t-shirt à fleurettes bleu pâles qui évoquent de moins en moins le printemps...

Arrivée à Memphis, re-file d'attente, re-pas possible de manger si on veut pouvoir espérer prendre le prochain bus. Je peux juste m'échapper en faisant garder mes sacs pour écrire une petite carte à ma grand-mère que je m'amuse bien aux Etats-Unis et qu'il fait beau. Une bonne chose de faite. Il ne restera plus que les prisonniers politiques bretons, mais là, si tout le monde veut bien, je vais attendre un peu.

Après quatres heures d'attente debouts, pas trop sûrs qu'on va pas dormir là ce soir, toute notre petite bande d'Abelene réussit à s'infiltrer dans un bus.
Demain, je vais voir Chicago.

CINQUIEME JOUR

06.45 arrivée à Chicago, 06.52 hall renseignements, 06.57 je trotte avec mes trois sacs pour arriver in-extremis dans le bus pour Toledo. 07.05, le bus démarre, 07.12 le chauffeur m'apprend que cette connection est débile puisque je vais louper ma correspondance pour Detroit, il y avait un bus direct mais la femme du guichet a dû confondre.

Je gagne donc 6 heures d'attentes à Toledo et je ne passe pas par la case départ.

Arrivée à Detroit, un obèse dédaigneux me dit que le prochain pour Toronto est à une heure du matin et que c'est comme ça et en plus qu'est-ce que je crois, mon billet n'est pas bon et il faut payer dix dollars pour dédommager la compagnie car j'aurai du prendre ce bus il y a trois jours. Du coup, moi qui suis incapable

normalement de coups d'éclats de colère chaude, eh bien ça me vient comme par enchantement et je hurle même mon indignation assez fort pour que les gens autour se rassemblent pour écouter, faut dire que je suis moi-même surprise comme je suis fluent en slang... Faut dire que je sors de cinq jours d'immersion linguistique! Je crie des adjectifs que je n'aurai jamais cru pouvoir utiliser, j'en tente d'autres que j'ai bien dans l'oreille mais dont le sens m'échappe totalement et je commence même intérieurement à franchement m'amuser. Le type, d'abord surpris, m'offre royalement les dix dollars que je ne lui dois pas et fait publiquement amende honorable en m'offrant une carte téléphone de cinq minutes en local.

C'est la vision américaine de la diplomatie.

Très très fort.

D'autant plus qu'il a réussi à faire tout cela sans salir ses yeux à croiser les miens.(c'est un truc spécial qu'ils apprennent à faire dans les écoles Greyhound, je suis sûre.)

Bon, enfin, demain matin, je serai à Toronto et je pourrai oublier tout celà. Je décide de claquer la moitié de mes derniers dollards en frais de consigne pour pouvoir aller faire un tour. Les stations Greyhounds, j'en ai ma claque. Allons voir la ville, un peu, pour une fois que je suis pas bloquée en rase campagne dans une station service...

Où je suis déjà, ah oui, Detroit, bah ça sonne pas si mal, Detroit. Je trace vers ce qui me semble être le centre, en passant par un grand parking sous-terrain qui promet un casino. Je vais éviter, le plan casino. Ce que j'appelle de toute mon âme, c'est un bar du coin. Je sais bien que je risque la désillusion, mais je n'y

peux rien, je fais ma celtique, c'est ma crise, je veux un pub et des lambris et une ancre marine, là, maintenant. Les rues sont étouffées de neige, et les bouches d'égout font des grandes colonnes de fumée qui remontent le long des gratte-ciels.

C'est très impressionnant. Mais de bar, point que nenni. Je veux pas me paumer à Detroit, non plus. Tout est à la taille des voitures, il faut marcher des heures pour le trouver, ce centre! Enfin, un néon apparaît porteur d'espoirs ensorceleurs.

Autant te dire que je reste pas à attendre Merlin, je rentre en espérant ne pas tomber sur le QG des bikers à moustache. Non, c'est un rade normal, juste des hautes chaises fixées en rang le long du zinc immense font bien américain. Je m'installe et commande une bière locale.

Il doit y en avoir une car on me sert un verre. Pas mal, d'ailleurs. J'ouvre mon cahier bleu et je décide de trouver une solution pour le long head movement en breton. Avec rage, j'étale des arbres sur du papier, avec la ferme intention de retrouver l'usage de ce qui me servait de cerveau dans mon autre vie.

Au bout de deux bières, je suis persuadée d'avoir vu la lumière, mais c'est passé si vite que j'ai pas eu le temps de noter...

Je réfléchis à ce mystère et en conclus que je suis à jeun depuis hier au soir, mais si, tu te rappelles, le pain burger avec deux tranches de fromage format polaroid... J'avale un plein sachet de chips et décide qu'il me faut une autre bière pour faire filer. Un type au bar m'explique qu'il est boursicoteur et néanmoins

contre la guerre car il est irlandais (cheveux d'origine) mais que son rêve, c'est de faire de la cuisine, et que d'ailleurs son ami cuisinier va arriver et qu'il faut qu'il me le présente. J'approuve, pas vexer l'autochtone, et puis quelqu'un qui peut me donner des nouvelles du monde, ça change. Une femme arrive qui avait rendez-vous avec le monsieur cuisinier, et elle se plaint des hommes en général avec des tons de confiance. J'approuve, tu penses, pas vexer l'autochtone, et puis elle s'affale sur moi en pleurant. Je la remets sur sa chaise et la console comme je peux. Le monsieur en question arrive avec un espèce de porte flingue pathibulaire en costume qui reste à l'entrée. Je ricane dans mon pull, bah oui, ce film là, ça manquait, bientôt ils vont me dire que l'alcool est interdit à cause de la prohibition et le mur va s'ouvrir sur le tripot clandestin, hi, hi, hi.

Je décide de lâcher l'affaire quand tout ce beau monde se met à danser et que le parrain-cuisinier me parle des avantages d'être dans la Mafia. Il tente de me le prouver en me payant mes verres et je parle pour pouvoir payer le pourboire, histoire de pas me sentir liée. Je m'éclipse sur la pointe des bottes. Je regagne la station dans un sentiment d'euphorie bulliforme et m'emplis les poumons de l'air de la nuit dans cette grande ville sous la neige. Je glisse sur le trottoir, improvise des figures, pars d'éclats de rire imbéciles, ar re-se 'zo sot tout! Un pays entier de tarés! Que des fous!

De retour à l'heure pour récupérer mes affaires dans la consigne, je m'entoure de tous mes sacs, je m'assieds, je me calme et j'attends.

Pas encore le SIXIEME JOUR.

Je me réveille en sursaut et regarde l'heure. Je dois pas être bien réveillée, il est deux heures du matin à ma montre, c'est pas possible, ça voudrait dire que j'ai loupé le car... Ooooohnooon. Mais ça ne finira donc jamais.

Les stupides en uniformes se fendent la poire et me font: il est parti, einh! Ces enfoirés m'ont pas réveillée rien que pour se marrer. Mallozh ruz sur eux et qu'ils souffrent d'ongles incarnés jusqu'à la troisième génération. Et puisqu'il n'y a qu'eux pour détenir l'information, je vais leur demander quand est le prochain. Ils se marrent encore et me disent qu'il y a un bus, mais demain, à 7h15 du mat. Outch, je pourrais jamais tenir éveillée jusque là. Prévenir Milan, qu'il ne m'attende pas à 6h du mat' à Toronto. J'achète une autre carte de téléphone (et hopla, dix dollars pour la compagnie des bus) et je débite avec une voix atone que, bah, désolée de le réveiller en pleine nuit, mais ce sera pas encore pour cette fois-ci. Et en plus, pour cloturer le tout, cette fois, c'est de ma faute. Yes, Ok, que me répond sa petite voix ensommeillée que je m'en ferais bien une couverture, mais surtout don't take it bad.

Je le take pas bad du tout, je construis juste un château fort avec mes sacs juste au pied de la porte d'embarquement pour le Canada, j'enroule les sangles de mes sacs autour de mes membres pour pouvoir dormir profondément, et je tombe dans un sommeil glacé.

Ca fait plouf, et puis plus rien. J'ai encore conscience du vent autour de moi, mais c'est tout.

SIXIEME JOUR

On me secoue l'épaule. J'ai enfin réussi à m'endormir malgré le filet de froid qui coule de la jointure de la porte dans mon cou, et un salopard vient me secouer l'épaule. J'émerge à grand peine d'un sommeil de mélasse pour apercevoir un type avec l'uniforme de la compagnie, oh merde, qu'ils aillent au diable, qu'est-ce qu'ils peuvent inventer, encore? Ca les fatigue jamais de tirer plaisir des difficultés des autres? J'hésite à me rendormir de suite, quitte à m'évanouir s'il le faut, histoire qu'on me foute la paix quelques heures, et puis je trouve assez de colère pour me réveiller. Quoi! Qu'est-ce qu'il veut l'uniforme, mon passeport, mon billet, mon groupe sanguin? J'ai tout ça, ya qu'à demander. Mon visa peut-être? Il faut combien de papiers dans ce pays de merde pour avoir le droit de dormir sur le sol?!

Le type essaie de me calmer comme on calmerait un animal effarouché et en vrai, ça me calme. Si ils en sont à essayer d'être gentils, c'est que je vais avoir un sacré problème. Me voilà complètement réveillée, aux aguets, prête à parer le coup le plus bas. Il me demande mon billet en me jaugeant du regard. Je donne. Il me demande si je vais à Toronto. Alors, lui, c'est un rapide, je sens. Je dors collée contre la porte d'embarquement marquée Toronto avec un billet marqué Toronto et il se demande où je vais, ben veuyons. Yes, sir, je veux aller à Toronto (depuis un bail, déjà). *Would you prefer to sleep in the bus?* C'est quoi, il vient me narguer ou quoi ? Le bus, il est parti il y a une heure,

le prochain est demain matin. Il me dit qu'il est le chauffeur du bus de demain, enfin pas vraiment mais presque, et que je peux dormir dans le car si je veux passer la frontière maintenant. J'essaie de réfléchir à toute vitesse, ce qui est largement hors de ma portée. Je devrais pas suivre n'importe qui sous prétexte de passer une nuit au chaud; j'ai le sentiment très net que, dans ma vie d'avant Greyhound, j'aurai déconseillé ça à une fille qui voyage.... Dans la station, je suis dans un endroit public, il y a des gens autour. Si je le suis, je vais être seule avec lui, dans une ville que je connais pas dans un pays que je veux pas connaître plus, et dans l'état où je suis, je peux me défendre ni intellectuellement, ni physiquement. Il veut s'assurer que j'ai un passeport, et je lui donne. Ça me laisse le temps de soupeser ma décision. Quand il me rend mon passeport, j'attrappe son regard et je lui demande avec l'air le plus méchant que j'aie en stock de me dire que je peux lui faire confiance. Il met un moment à répondre que oui, je peux lui faire confiance, mais son air de surprise m'a déjà rassurée.

Il prend un de mes sacs et attend patiemment que je m'arrime à tous les autres. Il part devant, je le suis. Il salue de loin les affreux de la station et on s'enfonce dans la nuit. Ouhla, c'est le bout du rouleau, 'faudrait pas qu'on aille trop loin, j'ai du mal à marcher. J'essaie de finir de me réveiller en me mordant l'intérieur de joues mais c'est franchement pas efficace. Bah oui, tiens, c'est vrai, il y a un car, là. Bon, c'est pas marqué Toronto dessus, mais après tout, pour dormir, je me fiche bien de l'inscription. Je monte dans le bus vide, et on démarre. Je comprends pas très bien où on va. Il me dit qu'on va passer la frontière et récupérer les canadiens qui ont été refoulés à la

frontière de l'autre côté. Bon, très bien. Il me dirait qu'on passe par le Mexique que je broncherais pas, mais oui, bien sur, vas y donc, chte suis. On traverse des hangars en enfilade, il y a des écharpes de brume qui s'accrochent aux poutrelles métalliques, c'est beau. Si seulement je pouvais empêcher ma tête de tomber, je suis sûre que j'aurai l'air presque normale. Tout au bout de ce no man's land, un bâtiment en verre transpire une lueur verte sur la neige. Il me faut redescendre tous mes sacs pour la douane. Je laisse le chauffeur parler, il me présente à la compagnie, aux flics et enfin aux canadiens qui viennent d'être refoulés à la frontière.

Ils sont juste trois, une femme et deux hommes. Je hoche la tête et je souris un peu. Mon sourire tombe dans le vide. Bon, je comprends que pour eux, être du côté amerloque et essayer de passer de l'autre côté, ça doit relever de la perversion. Je ressorts tous mes papiers, visas, tickets, justificatifs, dispersés, écornés dans différentes poches et je passe la porte à bips. Evidemment, la sonnerie se déclenche, je n'arrive même plus à me faire des frayeurs, je secoue la tête, enlève mes chaussures et repasse la porte: rien. Les douaniers approuvent mollement mon professionnalisme et me rendent mes papiers. Je suis au Canada.

Je suis au Canada! Je me délecte de ces trois syllabes, ka-na-da, tra-la-la, ka-na-da. Je me sens vraiment mieux tout d'un coup. Vraiment. Comme un poids enlevé, là. Le chauffeur s'arrête et s'excuse auprès des deux hommes, il ne peut pas les prendre dans le car ce soir, il leur faut trouver un endroit où dormir en attendant le bus de demain matin. S'ensuit

une discussion entre eux sur les différents papiers à produire pour retenter sa chance et repasser la frontière. Encore, vous, je comprends qu'ils vous laissent pas entrer!, fait-il aux deux hommes, (qui ont l'air d'approuver) mais elle! La fille s'appelle Marion, elle est francophone, elle allait passer un week-end à Détroit, son amoureux l'y attend, mais elle ne pouvait pas produire assez de liquide au passage à la frontière.

Elle est toute blanche, ils sont tout noirs. Mais bien entendu, cela n'a rien à voir.

Maintenant, ses vacances sont gâchées et elle doit retourner à Ottawa, avec sa moue de lycéenne bien vissée sur sa bouche. Les deux gars sortent en se marrant dans une langue africaine, ils disparaissent dans la neige et le brouillard. Nous voilà tous les trois, lui, la boudeuse et moi. Il nous dit qu'on va aller au parking, qu'on va se trouver un petit coin, et regarder un bon film. J'essaie de faire taire en moi la version du pire qui agite ses grands bras nouveaux. Il faut que je décide que cet homme est sympathique, parce que de toute façon, je vais pas me ballader toute seule en état précomateux dans cette magnifique zone industrielle gelée, que je serai même bien infichue de placer sur une carte.

Allons-y pour le film sur le parking, tiens.

Le brouillard est épais comme rarement, on doit faire du dix à l'heure et il est encore probable qu'on s'emplafonne une voiture si elle arrivait en sens inverse. Heureusement, à cinq heures du matin, c'est très très calme.

On s'arrête devant un Tim Horton's. Mickael veut prendre son repas. Mon estomac qui me laissait tranquille jusque là réagit au quart de tour. Mon esprit, beaucoup plus lent, réalise que je n'ai pas un centime dans la monnaie du pays. L'autre prend au sérieux son rôle d'ange canadien jusqu'au bout et m'offre une soupe et un sandwich. Je calcule pas la honte et je remercie, lappant ma soupe chaude à petites goulées délicieuses. Je sens les muscles de mon dos se relâcher à mesure, je plonge dans un bonheur aromatisé au poulet. Marion fait toujours la tronche, Mickael essaie de la faire parler mais elle s'enfonce dans une réticence évidente. Quand à moi, elle me lance des regards de dégoût à peine déguisé comme si je sentais vraiment mauvais, et, rétrospectivement, je pense qu'elle avait ses raisons... Notre petite troupe rejoint le car. Après un bref colloque improvisé sur les différents types d'immigrations aux USA, au Canada et en Europe, ainsi qu'un exposé succinct sur l'architecture Torontesque, je m'excuse grandement et m'effondre sur un siège greyhound avec bonheur pour au moins, sans rire, deux heures.

Je suis rapée de fatigue, mais je sens que je touche la fin du film et je sens mon sourire s'étirer béatement. Dès la frontière, le Canada joue à être l'inverse des USA. Les gens ont complètement changé de classe sociale sans que la couleur des peaux soit unteinte. Je me retrouve à être de loin la plus cradouille. Faut dire que je commence à avoir de l'avance. J'ai beau me laver au mieux dans les lavabos, ya rien à faire, je sens le Greyhound. Ce mélange si particulier de vieille pisse, de chips molles, de sodas éventés, de transpirations humaines mélangées me colle aux cheveux, aux fringues, ou peut-être même je m'imagine que je le sens juste par habitude. Mickael

continue à s'inquiéter de mon sort, il m'offre le petit dej' et me pousse à parler de linguistique. J'arrête de me demander de quel ciel il tombe et goûte juste la conversation. Il me demande ce que je pense du fait que les nouveaux immigrants ne veulent pas travailler alors que les anciens venaient pour se retrouser les manches.

Je lui parle de ma Bretagne, de mon pays où le drame est bien que si peu de monde puisse venir en espérant y travailler. Je lui dis les campagnes désertées, les retraités qui reviennent de Paris après une vie à Paris à trimer dans l'idée de revenir, je lui dis la richesse de l'immigration que je ne trouve pas chez moi, que je vois ici. Je lui dis les mythes répétés qu'on entend aux quat' coins de la planète, cette «surprise» toujours renouvelée que les nouveaux immigrants sont pires que les autres, les bons, les intégrés. Que c'est juste une façon de dire qu'on aime bien les étrangers, mais seulement quand ils ne sont pas étrangers. Il se tait un moment et me demande:

- Alors ce que j'ai dit tout à l'heure, c'est un peu raciste, peut-être.

Je murmure un «peut-être, oui...» timide et faussement distrait et admire intérieurement sa rapidité à se remettre en cause. Il m'invite à manger cette semaine chez lui à Toronto, car il faut absolument que je rencontre sa femme. Ce type est l'anti-thèse d'un chauffeur Greyhound.

Il me file un vieux bottin pour que je puisse me familiariser avec la carte du centre de Toronto. Dehors, le paysage est tout de

neige et je trouve tout fantastique. Ces arbres, immenses, lourds de blanc, les grandes falaises au loin, les banlieues qu'on traverse, tout est tellement beau et lumineux et tellement... pas texan du tout! A la pause, je croque dans mon premier donut, toujours offert par Mickael, car je n'ai toujours pas croisé de cash machine.

C'est chaud, avec du beurre, et des petits éclats de sucre dessus, j'en pleurerai. Enfin, plus qu'une heure, plus que 50, 40, 30 minutes avant d'arriver, je tiens pas en place, faut que je marche dans le bus, mes genoux me font l'effet d'un siège en osier quand je les bouge. Les tours enfin surgissent, la flèche étrange de Toronto, comme sur les cartes postales, le grand enchevêtrement urbain de bruits de lumières, de voitures et de petits bus jaunes. Rouge-vert, allez, Mickael, démarre, on y va einh, on s'attarde pas. Tiens, une station Greyhound, la dernière! La dernière avant longtemps, je le jure!

J'ai le sang qui tape aux tempes et je me force à ne pas oublier de respirer. Un hangard, encore un hangard souterrain et une porte vitrée avec un peu de lumière, je saute du bus à peine ouvert, je me rue dehors, oups, fait froué dans c'pays, je pousse la porte et il est là, mon coeur, ma Pénélope et c'est la fin de mon Odyssée étazunienne, une autre histoire peut commencer.

Mais celle là, je te la raconterai une autre fois, il est temps d'aller dormir maintenant.

Allez, si, pas d'histoires!